STORAGE-ITEM
MAIN

LP9-Q10D
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of British Columbia Library

http://www.archive.org/details/lelaosdieuxbonze00rena

LE LAOS

A Albert SARRAUT,

en souvenir de nos rudes et longues randonnées à travers la Forêt Clairière et les Rapides laotiens;

A Pierre PASQUIER,

de la même lignée des grands gouverneurs de l'Indochine;

A Bosc,

résident supérieur de cette terre des Bonzes, des Montagnes et des Dieux.

Enfin,

A tous les « Français d'Asie »,

qui ont fait ou qui font, là-bas, de la plus grande France pour demain.

Affectueusement, je dédie ces pages.

J. R.

LE LAOS

DIEUX
BONZES
et MONTAGNES

par

JEAN-RENAUD

Documentation de Pierre DELONCLE
Couverture en couleurs de Ch. FOUQUERAY.

Librairie de la Revue Française
ALEXIS REDIER, Éditeur
11, rue de Sèvres
PARIS

DU MÊME AUTEUR

Sous le Masque (*épuisé*).
Ames de Retraités.
Les Héroïques Fripouilles (*réimpression*).
Gueux de Brousse (*réimpression*).
Les Errants.
Les Inféconds.
Mirages d'Exil.
Du Sang sur la Ville (*prix Vie Heureuse* 1914).
La Tranchée Rouge (*couronné par les Gens de Lettres*).
Les Loups dans la Steppe (*grand prix Taylor* 1924).
J'avais dit : Armez-vous.
Qui vive ? La Tranchée.
Les Haillons de la Gloire.
La Jeunesse de Prosper Bourrasset.
Pototo.
L'Homme au Loup.
Le Bout de Rail.
Le Tracé 13.
Gueules Cassées.
La Sorcière d'Émeraude.

PROCHAINEMENT

L'Oiseau des Iles.
La Fosse aux Hommes.

Copyright by la Société anonyme les éditions de la Revue Française. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

INVITATION A LA LECTURE

Ce livre, tout rempli d'images curieuses et belles, est agréable à feuilleter. L'éditeur vous invite à faire mieux que le regarder: lisez-le. Vous y trouverez plaisir et profit.

Lisez-le pour apprendre mille choses pittoresques, qui enchanteront votre imagination ; et lisez-le pour vous instruire.

Vous ignorez sans doute, comme tout le monde, ce qu'est le Laos, et le lieu exact où se trouve cette colonie, et les conditions dans lesquelles elle est devenue nôtre, et le caractère de ses naïfs et honnêtes habitants, et l'aspect de sa rivière, le Mékong, et le mystère de sa forêt, et les richesses de sa montagne.

Dans ces pages, comme dans celles que nous consacrerons, dans la même collection, à toutes nos autres colonies, ce qu'on trouvera, dominant tout le reste et donnant sa magnifique unité au monument que nous entendons élever, pierre à pierre, à la gloire de notre empire colonial, c'est un extraordinaire témoignage de l'intelligence et de l'énergie françaises.

Jean Renaud, qui connaît le Laos pour l'avoir souvent et longuement parcouru, pour l'avoir regardé avec des yeux d'amour, évoque, dans une des belles pages de ce livre, la grandeur de la Forêt laotienne, « cette forêt hostile et sournoise, violente et exaspérée »; et il ajoute: « Peu importe! Les Français se sont attachés à la rude mission de lutter contre le Végétal-Roi. Leurs tracés se sont étirés à travers des étendues à peine explorées, et des tombes de coloniaux, sur lesquelles jamais personne ne viendra prier, les ont jalonnés. »

Les équipes de ces pionniers tenaces se sont heurtées à la fièvre des bois qui hallucine, à l'indigène dont la flèche tue, aux Esprits dont les sorciers traduisent la colère en préparant des guets-apens consommés sans éclat dans le grand silence de la brousse mangeuse d'hommes, mais les tracés ont « marché leur chemin. » Et si la forêt, abattue, incendiée, n'accepte pas sa défaite et qu'elle renaisse de ses cendres, et que sa brousse, plus vigoureuse, plus drue, plus

insolente, se précipite à l'assaut de la route nouvelle pour l'ensevelir et l'effacer, alors le colonial revient sur ses pas, lutte pied à pied, regagne peu à peu le terrain perdu, reste enfin victorieux.

Notre objet n'est pas seulement de faire connaître nos colonies, mais qu'on les aime. Et c'est pourquoi nous avons demandé à nos collaborateurs de ne point nous présenter seulement des indigènes dans d'admirables pays, de ne point seulement éblouir nos yeux et rassasier notre curiosité, mais de nous dire l'œuvre héroïque des Français de là-bas.

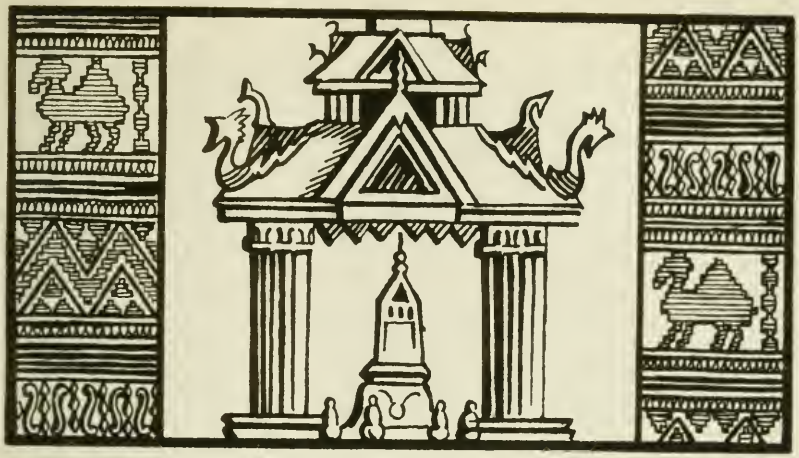
Alors les Français du continent se laisseront émouvoir. Et nos colonies, dont il est temps que nous nous occupions un peu, parce qu'elles renferment des trésors dont la Patrie tirera honneur, puissance et profit, prendront à nos yeux, sous le signe de l'amitié, une beauté nouvelle et plus touchante.

C'est par le cœur que nous voudrions faire de vous, lecteurs, des coloniaux fervents et, par là, de meilleurs Français.

A. R.

2 mai 1930

Des Idoles ventrues et mutilées dont les yeux fixes gardent au fond de leurs prunelles l'épouvante des pillages sacrilèges.



LA BARRIÈRE

« Le Laos est toujours un pays peu connu.

« Resserré entre le Mékong et la chaîne annamitique dans sa partie méridionale, d'accès difficile dans sa partie septentrionale, faute de moyens de communication, il n'a pu jusqu'ici être aisément pénétré, quoique ces dernières années des routes aient été construites.

« Ses populations, à part les Laotiens proprement dits, qui sont d'origine Thaï, vivant par groupes, n'ayant souvent entre elles aucun lien, sont restées arriérées et ont conservé leurs croyances et leurs superstitions primitives. »

Ainsi s'expriment les manuels, tandis que certaines cartes de l'Indochine portent encore en lettres majuscules des deux côtés du Mékong, dont le formidable fossé coupe en deux la péninsule de Luang-Prabang à Pnom-Penh : Peuplades sauvages ; Forêts vierges ; Montagnes inexplorées ; Rapides dangereux.

Laos. — Types de Mois.

Le Laos a visiblement accumulé les obstacles pour protéger ou pour défendre ses montagnes, ses bonzes et ses Phis. (1)

Il est facile de le situer géographiquement par les données de sa latitude et de sa longitude, et par les limites de ses frontières, bornées au nord par la Chine, à l'ouest par la Birmanie et le Siam, au sud par le Cambodge, à l'est par la chaîne annamitique.

Ce sont là précisions aussi peu évocatrices que celles des traités qui fixèrent ces limites, en 1835 avec la Chine ; en 1896 avec la Birmanie ; en 1907 avec le Siam.

Plus délicate est la « connaissance » d'un peuple.

Elle se fait toujours par son histoire.

(1) Esprits.

Tran Nuch. — Type de Mafou Meo.

Mais l'histoire du Laos est tellement bousculée, elle traîne derrière elle tant de sang et de ruines, qu'on hésite à la parcourir, de peur de troubler la pureté des heures qu'on passe là-bas dans la béatitude des journées sans souci et des pensées sans rides.

Son épopée est pourtant traduite partout, de la Légende qui s'en est emparée, à la pierre qui l'immortalise.

C'est elle qui inspira les temples, et qui cisela les hauts-reliefs dont on retrouve encore aujourd'hui les colossales idoles et les gigantesques guerriers sculptés, couchés comme des morts sous le linceul épais des brousses.

Mutilée, elle se traîne devant les pagodes saccagées, dans les monastères ruinés ; enlisée, elle tend vers le ciel des moignons de That (1) pillés ; ou bien, réfugiée dans les asiles sacrés, elle laisse tomber sur ceux qu'elle éblouit de son faste et qu'elle épouvante de ses cruautés, le regard dédaigneux de ses dieux hiératiques et figés.

Mais elle ne veut pas mourir.

Si elle ne livre pas l'âme du Laos, du moins dévoile-t-elle sa vie de grand royaume, qu'elle domine de toute la taille des conquérants Thaïs, dont, il y a des siècles et des siècles, l'invasion roula du Thibet vers le Mékong.

Depuis, ce ne sont que meurtres et batailles, assauts et sièges.

Le sang coule, les femmes s'enfuient, les hommes sont martyrisés ; les incendies ravagent les temples sacrés aux fabuleuses richesses. Les violences succèdent aux trahisons, les pillages aux rapts.

Le Laos est pourtant tranquille et vit en paix, lorsque les grands mouvements de migration refoulent du Thibet vers le Sud ces Thaïs, dont on retrouve la trace au Yunnan vingt siècles avant Jésus-Christ.

(1) Clochers au travail délicat et précieux.

Laos. — Province Vientiane. Jeunes filles déposant des fleurs sur la table des offrandes

Types de femmes Moïs.

La guerre les suit dans leurs chariots et sur leurs éléphants chargés de baldaquins à étage.

Vision formidable, dont la pierre et les annales permettent de se faire une idée.

Les sentiers de montagne et les chemins de plaine résonnent, sous les pas de leur armée, dont les masques de guerre moustachus et chevelus grimacent épouvantablement; les costumes, cuirasses et étoffes mordorées, brillent sous le soleil qui flambe.

Les sorciers, ces mages qui tiennent des Thibétains leur redoutable science des forces naturelles, la précèdent.

Cahin-caha, hérissée de cris et de réverbérations, dans le fracas des chariots, dominée par le barrissement des

Laos. Dans un village Moï : la toilette des enfants.

éléphants dont le frontal étincelle comme une rosace, traînant avec elle, en même temps que ses idoles d'or, ses courtisanes parées comme des châsses, commandée par des princes qui divinisent les superstitions, titanesque, fabuleuse, elle absorbe tout sur son passage.

C'est ainsi que les Thaïs envahissent et sont vainqueurs.

Mais la guerre les assaille à leur tour.

Ils sont à peine installés, que les hordes mongoles attirées par les trésors de Luang-Prabang et de Vientiane se ruent à l'assaut du Mékong.

Les Thaïs les repoussent et parviennent même à s'emparer du Tonkin dont les Chinois les délogent d'ailleurs en 863.

Retenez cette première date : 863. Et la prodigieuse épopée continua de se dérouler, toute frissonnante des appels rauques des trompes et toute éclaboussée de sang, de gloire et de soleil.

Au sud de Luang-Prabang s'étend le royaume des Kmers venus de l'Inde et qui, débarqués en Indochine aux premiers siècles de l'ère chrétienne, bâtirent pour leurs dieux le fantastique temple d'Angkor-la-Mystérieuse.

On est en 1253.

Les Thaïs se relèvent à peine de la formidable défaite que les Mongols viennent de leur infliger, et ils repartent en guerre contre ces Kmers dont la bienfaisante civilisation a, pendant dix siècles, pacifié l'immense étendue située entre la Cochinchine, la côte, le Cambodge et Luang-Prabang.

Rien ne résiste à l'assaut Thaï, qui emporte, sans coup férir, les îlots de résistance des peuplades Khas ou Moïs, dont les descendants habitent les mêmes montagnes en restant aussi sauvages, et le royaume Kmer s'effondre.

C'est à ce moment que le Siam lance ses guerriers vers le Mékong, au nord duquel les principautés laotiennes

Luang-Prabang. — Porteur du pare lumière royal.

s'unissent pour faire front à ce nouvel ennemi, et sauvent le pays.

C'est la période de 1651, dont les annales célèbrent la gloire.

Un ambassadeur hollandais revient de Vientiane enthousiaste, ébloui par la splendeur des trésors, la majesté des monuments dont il ne reste aujourd'hui que le souvenir ou bien les ruines.

C'est l'enchantement d'une prospérité de légende, où fleurissent les arts, et dont les poètes chantent les fastes en s'accompagnant du Khène (1) mélancolique et doux.

Mais voici que la guerre reparaît avec son sinistre cortège de maladies, de massacres, de pillages et c'est peu à peu la déchéance, la défaite, l'effondrement.

En 1826, se produit le plus grand viol de temples sacrés, le plus grand massacre de populations dont l'histoire extrême-orientale ait enregistré la violence ou l'horreur.

L'invasion siamoise, comme celle d'Attila, désole et tue. Vientiane, la puissante Vientiane, dont l'ambassadeur hollandais était revenu ébloui, est à peu près rasée.

Le drame est tel que la France ne tarda pas à s'en inquiéter, surtout que, les années aidant et profitant de nos difficultés au Tonkin, le Siam s'installe, sans autre forme, sur la rive gauche du Mékong, soumise à notre influence.

Un Français, comme il s'en trouve toujours aux colonies, heureusement veille. Il est notre consul à Luang-Prabang, il appartient à l'équipe héroïque des Errants qui, sans bruit, sans fanfares éclatantes édifient au loin la plus grande France. Son nom appartient à l'histoire, non seulement en raison du rôle qu'il a joué pendant cette période difficile au milieu des Laotiens excédés par les

(1) Instrument à vent composé de roseaux de longueur différente rassemblés entre eux et dont les Laotiens tirent des sons particulièrement mélodieux.

Luang-Prabang.
S. M. Sisavang Vong sur le trône royal.

exactions siamoises, mais parce qu'il s'attache à une mission célèbre parmi les plus célèbres.

Il s'appelle M. Pavie.

Sans hésiter, il met la France au courant de l'invasion clandestine dont les Laotiens supportent la rigueur.

Paris s'émeut.

Le Laos résiste, fait front, et en 1887, après le sac de Luang-Prabang, les Siamois sont chassés, tandis que M. Pavie réussit à faire monter sur le trône le fils du roi dépossédé par la cour de Bang Kok.

Mais tout n'est que trahisons, coups de théâtre, au cours de cette histoire formidable dont les poètes laotiens chantent, sans trop la comprendre d'ailleurs, la gloire qui les éblouit et les déconcerte.

Province Tran Nüch. Kieng Khouang. Un coin du marché.

Dans un village Moï : batteur de tam-tam.

M. Pavie, en mission à travers le pays tout palpitant encore de l'effort accompli, recueille les doléances des populations pillées par les Siamois qui, comme si de rien n'était, continuent leur politique d'invasion silencieuse mais singulièrement active.

La France, de nouveau alertée, occupe militairement le Laos, et après une vive résistance des Siamois, met la cour de Bang Kok en présense d'un ultimatum catégorique.

Le Siam s'incline, accepte les conditions que nous lui imposons le 5 octobre 1893, et, par un dernier traité, la

France protectrice met, le 14 février 1925, le point final à toutes les invasions.

Telle est l'histoire qui obsède et hante le Laos d'aujourd'hui, parce qu'il en retrouve les vestiges et les traces le long des sentiers où, mutilés par les incendies, se dressent des temples ruinés et des idoles éventrées, dont les yeux fixes semblent encore garder au fond de leurs prunelles l'épouvante des pillages sacrilèges.

Tant de hordes, tant d'armées se sont précipitées chez lui en suivant ces sentiers, qu'il s'est réfugié tout entier derrière la barrière de sa forêt et de sa montagne.

Il semble que, jusqu'au protectorat français, ramassé sur lui-même, inquiet, à bout de souffle, il « ait redouté la voie d'accès ».

Il ne pouvait, en effet, la considérer que comme une brèche toujours ouverte ; et, quand il évoquait, non seulement le souvenir des massacres, mais celui des pillages qui ne respectèrent pas plus la Tripi-Aka (1), que le Pra-Kéo (2), palladium du royaume, enlevés de haute lutte et volés, il se tournait, pour être défendu, non vers l'union de ses peuplades, mais, à travers la religion, vers les Phis (3) redoutables, et vers la forêt où le Végétal apparaît ainsi qu'un souverain triomphant.

C'est ainsi que chaque peuplade, chaque clan a occupé une partie de l'immense territoire et l'a entourée d'une muraille de superstitions séparant, plus que l'espace et plus que le temps, des populations dont les types les plus divers se succèdent, des tribus Boloven, Lolo, Miao et Khas toujours sauvages, en passant par les Laotiens descendants des Thaïs et accessibles à la civilisation.

---

(1) La doctrine bouddhique.
(2) Le Bouddha d'émeraude aujourd'hui à Bang Kok.
Ces reliques sont d'une valeur morale et d'une valeur matérielle inestimables.
(3) Esprits.

Dans un village Moï : type de femme et son bébé.

Il est indispensable, après avoir ainsi, d'un élan, traversé des siècles d'histoire, de connaître la physionomie de ce pays où les rivières roulent de l'or, où les montagnes renferment tant de gisements miniers.

Il faut alors se pencher sur sa carte, descendre, par la pensée, le cours du Mékong dégringolant de bief en bief dans le fracas de son flot bondissant, et constater, avec la satisfaction de l'homme pratique ou la joie du chasseur passionné, que, si des forêts vierges s'étalent sur des immensités, d'autres espaces énormes, portant des noms particulièrement évocateurs, sont livrés à l'activité du colon ou à la curiosité du touriste.

On les suit à partir de la frontière chinoise le long du Mékong, où se succèdent, sur les cartes, les indications suivantes : « Coton, tabac, maïs, pavots et saphirs entre la Chine, le Fleuve et Luang-Prabang ; coton, cuivre, pavots, indigo, éléphants, tigres, panthères, rhinocéros à l'est de Luang-Prabang ; fer, cuivre, or, taureaux, volailles, cire, miel, étain, buffles sauvages dans la région de Xien-Quang et de Vientiane ; tigres, cuivre, fer, étain, porcs, arêquiers, bétel, tabac au nord et à l'est de Pakinboum; chèvres, sel, chaux, or, alun, houille, buffles, tigres entre Pakinboum, Savaunaket et la Crête annamitique. »

Il suffit d'ouvrir un atlas pour retrouver ces villes aux noms étranges autour desquelles se dresse la terrible barrière de la Forêt.

Sans doute, les Français sont arrivés pour la vaincre, cette forêt hostile et sournoise, violente et exaspérée ; mais elle reste toujours la redoutable et la mystérieuse.

Peu importe ; comme partout où leur génie colonisateur fit surgir des villes des brousses inhospitalières et des vases traîtresses, ceux de France se sont attachés à la rude mission de lutter contre le Végétal-Roi.

Leurs tracés se sont étirés à travers des étendues à peine

explorées, et des tombes de coloniaux sur lesquelles jamais personne ne vient prier ou se souvenir les ont jalonnés.

Leurs équipes se sont heurtées à la fièvre des bois qui hallucine, au Kha dont la flèche tue, aux Esprits dont les sorciers traduisent la colère en préparant des guet-apens, consommés, sans éclat, dans le grand silence de la brousse mangeuse d'hommes ; mais les tracés ont « marché leur chemin ».

La sylve réputée infranchissable a été, ainsi, percée par trois routes qui ont eu raison de ses défenses, et qui, carrossables pendant la saison sèche, vont : la première de Touranne à Savannaket, la deuxième de Vinh à Takkeh, c'est-à-dire de la côte d'Annam au Mékong, la troisième de Vinh à Xien-Quang, dans le Tranninh, ce pays à peu près inconnu, où des tombeaux et des jarres de l'époque néolithique semblent monter une garde éternelle et sacrée.

Mais la Forêt-Barrière, ne s'avoue pas vaincue.

Abattue, incendiée, elle renaît de ses cendres et sa brousse plus vigoureuse, plus drue, on dirait « plus insolente » se précipite à l'assaut de ces routes pour les ensevelir ou les effacer.

Le colonial revient sur ses pas, lutte pied à pied, regagne peu à peu du terrain, est, en définitive, victorieux, de l'attaque qu'il maîtrise, mais c'est pour se trouver en face d'un nouveau « coup de mains » déclenché cette fois sur la partie où il avait fignolé un travail jugé définitif.

Nulle autre part aux Colonies, la Forêt Vierge « n'atteint un tel paroxysme dans la violence et dans la lutte ».

Elle est *la Forêt Laotienne,* la forêt monstrueuse, avec ses palmiers empanachés comme des Peaux-Rouges, ses filaos bruissants comme des saules et ses arbres pareils à des mastodontes.

Sous sa voûte règne une lumière de cathédrale.

Buffle blanc du Laos

Elle seule est maîtresse du sol qu'elle torture, de l'horizon qu'elle limite, de l'atmosphère qu'elle empeste ou bien qu'elle parfume.

C'est partout, chez elle, une orgie de feuilles, de fleurs, de troncs, de branches, d'où se dégage le jet bleu des bambous et où s'étale, comme celui de quelque gigantesque flabellum, l'éventail vert des arêquiers.

Sous des palmes gonflées à éclater, canéficiers, rhododendrons, catalpas, euphorbes, azalées et serpentines rivalisent, inouïs, cependant que des orchidées irréelles, accrochées aux troncs semblables à des colonnes, complètent la fabuleuse décoration de cette sylve de la préhistoire.

C'est la Forêt Laotienne, que nul ne peut traverser sans éprouver une impression étrange, faite, à la fois, de crainte et de volupté ; c'est la forêt où, le soir venu, après le chant

triomphal des coqs sauvages saluant le crépuscule, l'ombre s'emplit de « présences » tandis que la nuit brusquement tombe des feuillages épais, sous lesquels les mouches de feu dansent leur valse zigzaguante.

Peu importe! Ceux de France la harcèlent, mais elle ne leur cède que peu à peu.

Elle croit que, ne situant pas sa naissance, elle ne verra jamais sa fin.

Les voûtes ogivales se prolongent au-dessus du sol vierge de son immensité, mais voici que, sous notre impulsion, les cultures avancent, que le sabre d'abatis débroussaille, que les chantiers s'enfoncent comme des clous dans sa masse inviolée.

Elle se cabre, mais ici et là, son effort de résistance cède.

Alors, elle ouvre à celui qui arrive les sentiers qui conduisent aux trésors de son Laos de prédilection, autour duquel, malgré et contre tout, elle continue à dresser la hautaine barrière de ses arbres, de ses superstitions et de ses dieux.

Province Luang-Prabang.

II

LE SENTIER

La voie de communication la plus utilisée est le Mékong.

Mais, de la chaloupe perdue au milieu de l'immensité de ce fleuve, dont on n'aperçoit les rives qu'à travers une buée grise, il est impossible, même si on admire au passage quelques villages lacustres, de goûter au pittoresque laotien.

On est, à bord, trop lié encore à la civilisation, à ses préjugés et à ses parti-pris ; on y échappe, trop facilement, aux influences directes et aux impressions spontanées ; on y voit mal et on y « éprouve à côté », cependant que la route et le sentier restent les dispensateurs d'émotions inédites et fortes.

Le Laos, en effet, mérite d'être savouré.

Il n'est pas de ces pays coloniaux qu'on parcourt, en caravane, dans un grand envol d'écharpes et de rires.

Quelle que soit la raison de le visiter : but de colonisation possible ou attrait de la grande chasse particulière-

ment captivante, il faudra, dans l'intérieur du pays, toujours emprunter le sentier.

Il n'est d'ailleurs fréquentable qu'en saison sèche, c'est-à-dire de novembre à février ; mais, il permet, à cette époque, les excursions et les randonnées les plus audacieuses.

Peu importent les noms des villages qu'il traverse, zigzaguant, capricieux, ramené sur lui-même par des crochets inattendus, partant dans une direction opposée à celle qu'il suivait et qu'il retrouve on ne sait comme, en dépit de toute vraisemblance topographique: il est le sentier laotien.

A droite, à gauche, des bambous enchevêtrent, très haut. leurs feuillages cannelés et laissent transparaître des coins de ciel incandescent.

Parfois les chevaux, — car les voyages à l'intérieur ne peuvent se faire qu'à cheval, en pirogue ou à dos d'éléphant — glissent, au risque de rouler dans des ravins sans fond ; mais un coup de reins les remet sur la piste et hirsutes gamins, ils repartent de leur petit trot sec et rude.

C'est la pleine forêt.

Plus que jamais, en face de son extravagante végétation, on éprouve l'impression d'être « l'étranger » dont les sens et l'esprit ne sont pas habitués à cette puissance qui les trouble.

Tout dépasse tellement en sublimité ce que les yeux ont coutume de voir et d'admirer, qu'on croit rêver tout éveillé.

Un phénomène particulier se produit.

Il y a tant de force, tant de vie autour de soi, que tout se transforme, s'anime, vibre, « prend figure » au point que les arbres aux troncs monstrueux, les lianes aux molles draperies de feuilles, les fleurs, ces fleurs du Laos pareilles à des lèvres entr'ouvertes, paraissent bienveillants ou hostiles.

On subit, irrésistiblement, la suggestion du silence et l'oppression de la majesté.

L'esprit et la sensibilité vont jusqu'à prêter « une âme » à tout ce qui vit au-dessus des hommes et des brousses. On trouve presque naturels ce polythéisme étrange, cette adoration des Esprits et cette curieuse idée qui accorde une « âme » à toutes les parties du corps, aux aliments, à la

Province Tran Nuch. Kieng Khonang. Les Laotiennes rendent encore un culte au Bouddha de l'ancienne pagode royale détruite par les Chinois avant l'arrivée des Français.

terre, au ciel, aux arbres, au feu et qui, plus que la religion bouddhique, attirent et retiennent les Laotiens.

On la « sent » d'ailleurs, cette âme de la sylve cabrée contre les hommes qui essayent de deviner son mystère.

Elle est partout où une résistance se produit : ici au

milieu des pistes hérissées de roches, là derrière les trombes d'eau roulant en avalanche, après une tornade, dans les chemins transformés en lits de torrent ; plus loin, avec les sangsues féliformes qui tombent des arbres ; enfin, dans la fièvre des bois qui s'exhale des humus.

La réalité de cette présence est telle que, sans effort, on comprend et on admet le mysticisme spécial des indigènes, qui, le soir venu, à l'heure où on s'arrête dans les Salas (1), allument de grands feux, tandis que, pour apaiser les Esprits, ils racontent une légende.

Il en est ainsi jusqu'à l'aube, et tour à tour défilent les histoires, toujours les mêmes, qui se rapportent à l'époque fabuleuse du roi Kantapanit ou qui évoquent les vertus du Vat-Keo, asile des esprits errants, quand elles ne rappellent pas la superstition du Chien Rouge.

Cette dernière est la plus commune. On la retrouve en Chine, au Yunnan, au Cambodge, dans le populaire qui la répète avec des variantes, mais avec le même esprit. Elle tend à démontrer que, pour défendre la virginité de la Forêt et la sainteté du Temple, un animal veille.

C'est, ici, un serpent ; là, un tigre ; ailleurs, et plus généralement, un chien, presque toujours rouge, avec une crinière jaune.

Il apparaît au cours d'une promenade, d'un voyage ou d'un rêve et c'est la mort certaine pour celui qui l'a vu ainsi.

Légende enfantine, vieille de vingt siècles et à laquelle la croyance rattache tous les drames des anciens massacres de missionnaires et des disparitions d'Européens dans la brousse violentée par les tracés.

---

(1) Il y a dans tout le Laos de grandes cases sur pilotis destinées au voyageur. Personne ne les garde. Elles sont élevées dans des endroits repérés pour être des gîtes d'étapes. Dès que le voyageur arrive, les indigènes de la région apportent du gibier, des fruits, des œufs, des poulets, ce qui rend le ravitaillement facile et surtout sûr.

Le Génie Prakachai.

Le seigneur-tigre.

Les indigènes voient là une preuve de la vigilance de l'animal qui vit partout et nulle part ; qui peut apparaître à la fois et à la même seconde en pleine forêt de Vientiane et devant le Bayon d'Angkor.

Le Sentier laotien, lui, continue son chemin, zigzaguant sous la lumière verte qui tombe des feuillages, et il arrive sans fatigue à la sala sur pilotis qu'une palissade protège contre les attaques du tigre, attiré par la proie des coolies ou des chevaux (1).

(1) Pas toujours. Il nous est arrivé en pleine forêt, dans une sala dont la palissade avait environ deux mètres de haut, de constater sans avoir entendu autre chose que quelques ruades de nos montures, la disparition d'un cheval. Le tigre avait bondi de l'extérieur. Il avait ensuite étranglé le cheval et l'avait enlevé dans un bond prodigieux qui franchissait les deux mètres de la palissade, mais avec cette fois le poids de la proie. Le cheval laotien est petit, nerveux, de la taille d'un zèbre, mais plus musclé; son poids est sérieux et l'exploit du tigre le soulevant et l'emportant dans son bond, donne une idée de la puissance formidable du seigneur redouté. Nous retrouvâmes le cheval mort à une cinquantaine de mètres de la sala.

Autre génie.

Des hommes jamais vus ailleurs se présentent à la file indienne, porteurs de poulets, de noix de coco, de gibier et de fruits, selon la coutume.

Ce sont des indigènes des peuplades moïs.

Ils vendent sans discuter, et vont s'asseoir non loin de la sala, tout nus, les genoux écartés et le buste droit.

Ils regardent, en fixant sur les Européens de grands yeux d'émail blanc au fond desquels on ne devine rien.

Vainement, on essaye de surprendre une impression sur leur visage au type mongol ; il est fermé.

Ils écoutent, muets, un chanteur qui improvise en l'honneur « de ceux qui passent », tandis qu'un musicien l'accompagne en jouant du khène.

Ils semblent rêver, le regard vague, la physionomie hermétique, quand, soudain, leurs traits s'illuminent.

Le khène imite le bruit du vent dans les arbres ; alors les Moïs se lèvent et agitent un petit gong qui pendait à leur hanche.

Ils forment une ronde, et les voici qui, les jarrets ployés, avec des mouvements souples de félins, dansent le pas sacré en frappant en cadence sur les gongs aux sonorités pénétrantes et voilées.

Lentement, le soir or et violet descend sur eux, et, tandis qu'ils dansent, la forêt brusquement s'anime.

C'est une explosion inattendue d'appels, de chants qui jaillissent des taillis et des fourrés ; l'éclat de rire des gibbons accompagne le roucoulement des palombes ou le cri des paons.

Des vols de coqs de bruyère s'abattent en caquetant sur les arbres que le couchant incendie ; des poursuites furieuses, des galopades folles piétinent le sol, font craquer les branches ; puis, d'un coup, brutalement, le silence s'abat du ciel sur les êtres et les choses.

Les Moïs s'arrêtent net et laissent retomber leur gong;

les oiseaux se taisent; seuls, les chevaux renâclent derrière les palissades ; les coolies, peureusement, se réfugient sous les pilotis.

Les hommes et la forêt viennent d'entendre les trois « coq... coq... coq... » du seigneur tigre.

Le sentier lui, continue tranquillement son voyage à travers la jungle peureuse et alertée, dans la direction des fameuses peuplades khas, dont l'histoire ignore si elles sont autochtones ou bien d'origine malaise, à moins qu'elles ne soient descendues, à une époque dont l'humanité n'a même plus le souvenir, du Thibet mystérieux, toit du Monde et paradis de Sorciers.

Province Bassac. Paksé. Idylles Khas (sauvages du Laos).

III

LES KHAS

Le mot Kha signifie sauvage, ainsi d'ailleurs que le mot Moï.

L'un et l'autre désignent les peuplades montagnardes dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui, aujourd'hui, réfractaires à toute pénétration et à tout rapport suivi avec les populations avancées, clairsemées par la maladie, débilitées par les mariages consanguins, affaiblies par la sous-alimentation, achèvent de disparaître dans une agonie farouche, mais non sans grandeur.

Leur région est la terre des « Phis », la contrée mystérieuse où se sont réfugiées les coutumes et les superstitions les plus étranges de ce Laos qui n'a pas encore livré tous ses secrets.

Sans doute, bien des transformations se produisent le long des trois routes qui le pénètrent et sur les rives du Mékong.

Courses d'éléphants.

Dans beaucoup de villages, les femmes, qui en sont la plus séduisante et la plus jolie parure, car elles sont belles dans presque toutes ces régions en particulier chez les laotiens proprement dits et chez les Phu-thaï leurs frères, les femmes ont abandonné l'écharpe qui voilait leur poitrine, pour la blouse courte ; les hommes, splendides spécimens de la race thaï, élancés et de visage agréable, ont quitté le sampot (1) pour la culotte ou pour le pantalon, mais la Forêt ne tarde pas à arrêter net les progrès de ce modernisme de façade.

Elle en protège farouchement ses peuplades et celles-ci

(1) Pièce d'étoffe de couleur voyante serrée à la ceinture et ramenée d'arrière en avant entre les jambes pour être nouée à hauteur du ventre.

se réfugient dans la forteresse de leur montagne à peu près inconnue, où les sentiers ne sont que des pistes à peine tracées, et dont les villages continuent à défendre leur unique porte d'entrée par les terribles et inévitables pièges à flèche (1).

Rares sont les Européens qui leur rendent visite, sauf ceux du Service géographique, autres types de coloniaux qui, tranquillement, accomplissent, du Maroc au Soudan, du Tchad en Indochine, dans des conditions souvent incroyables, une œuvre dont la France peut être aussi fière que de celle des plus retentissantes et plus glorieuses missions.

Ils vont, ceux-là, tout seuls ou bien par deux, accompagnés de quelques aides et de coolies.

Sans forfanterie, sans gestes inutiles, convaincus que jamais un barde ne chantera leur pauvre épopée de gueux de brousse, comme il chante celle des assauts, des missions ou des colonnes, ils œuvrent, dominés et soutenus par l'idée du grand Devoir dont ils portent, en eux, le culte profond et grave.

---

(1). Les peuplades montagnardes emploient pour défendre leurs villages les flèches plantées dans le sol, dissimulées dans l'herbe, les trous de loup et les pièges à flèches. Toutes ces armes sont empoisonnées, leur blessure est fatale. Un grand singe en meurt après une quinzaine de minutes de souffrances, un homme après un ou deux jours. Le poison est fabriqué avec le lait d'une liane, du venin de serpent et de scorpion, du bétel et de la pourriture.

Le piège à flèche est dissimulé à l'entrée des villages, généralement il bat l'unique sentier d'accès.

Par un procédé très simple, mais qui ne rate jamais, l'arc se détend au passage de l'homme ou de l'animal qui, à une certaine distance de la porte, pèse sur le système qui provoque la détente de l'arc.

La flèche part à un mètre environ au-dessus du sol et va frapper jusqu'à trente mètres avec une précision remarquable.

Ces pièges ne sont tendus que la nuit.

Les indigènes du village seuls connaissent l'endroit exact où se trouve l'appareil ou le dispositif de déclic.

Quand ils sont poursuivis, les Khas jettent derrière eux un système de trois fléchettes qui laisse toujours une pointe en l'air.

Ces fléchettes blessent aux pieds ou aux jambes.

La blessure en est presque toujours mortelle en raison de la violence du poison dont leur pointe est imprégnée.

La malaria bue dans les mares ou la fièvre des bois contractée dans la jungle, souvent les tordent sur leurs grabats ; mais le ressort d'acier bien trempé de leur volonté les remet d'aplomb, et, ils repartent, la poitrine offerte et le front levé.

On les rencontre en plein Laos, au diable des solitudes ou en haute montagne, aimés et respectés des plus sauvages peuplades, dont ils étudient patiemment, sans se laisser rebuter par la saleté, les difficultés ou les dangers, les coutumes si peu connues.

Les voici d'ailleurs, ces peuplades, auxquelles une chevelure « coupée à la chien » donne une extraordinaire physionomie de dureté.

Leurs hommes vont tout nus, l'arbalète à l'épaule et la lance au poing.

S'ils rencontrent un Européen, ils se prosternent, défiants et craintifs ; puis, relevés d'un coup de reins, sans se retourner, pressant le pas, ils s'enfoncent dans la forêt, d'où ils épient, comme des fauves à l'affût.

Leurs cases, réunies par groupes de quatre ou cinq éléments, se tassent sur la charpente compliquée des pilotis. Autour d'elles, les raïs étendent leurs espaces où, dans les cendres des arbres incendiés (1), poussent du maïs et des pavots à opium.

Les familles vivent là sous la protection des poteaux fétiches ornés de plumes de coq, et sous la surveillance autoritaire et jalouse des sorciers, auxquels un fard rouge et blanc fait un visage monstrueux.

Qu'il s'agisse de Khas ou bien de Moïs, les mœurs de

(1) Les Khas et les Moïs abattent d'immenses carrés de forêt qu'ils brûlent. Ils font ainsi ce qu'ils appellent un raï. Lorsque la terre, dont la cendre constitue l'engrais, commence à s'épuiser, ils transportent leur village ailleurs et recommencent leur opération, saccageant et mutilant la forêt laotienne, si riche en essences particulièrement précieuses.

Type de Moï.

A l'occasion d'une cérémonie, les Khas boivent l'alcool dans les jarres en aspirant par de longs tubes de bambou.

ces peuplades qui, malgré leur paresse invétérée, n'en gardent pas moins une certaine fierté, sont les mêmes.

Leur crédulité est extrême et les sorciers l'exploitent avec un cynisme déconcertant.

Ne voit-on pas d'ailleurs des aventuriers de brousse, filous sans scrupules, se faire nourrir par ces peuplades, parce qu'ils « ont un puissant génie dans le ventre et qu'ils peuvent, le soir venu, se changer en tigre, pour dévorer qui refuse de les entretenir ? »

Jusqu'à notre arrivée, les attaques de village à village étaient fréquentes ; elles ne sont plus aujourd'hui qu'accidentelles.

C'est grâce à ces combats continuels, à ces vendettas sans quartier, que régnait un état d'anarchie dont savaient profiter les audacieux.

Ils en arrivaient à faire figure de chefs, comme le bandit Messao, le fameux « Roi des Moïs » dont l'histoire tragique et sanglante éclaire d'un jour très vif la mentalité de ces sauvages et primitives peuplades.

Rien n'y manque : la sorcellerie, le chantage, la rapine et le meurtre.

Indigène quelconque, mais courageux et énergique, Y-Yène est amené en esclavage. Racheté, il aide le chef d'un village dans ses expéditions de pillage. Il ne tarde pas à abandonner son nom de Y-Yène pour celui de « Messao » qu'il rend bientôt tristement célèbre.

D'une activité débordante, il s'installe dans le Darlac,

Une belle pièce au tableau.

Coin de marché.

sur le territoire laotien, où il organise un véritable repaire de bandits.

Il vole, et vend le produit de ses expéditions aux Annamites. Rien n'est épargné ; pas plus les voyageurs que les villages ne trouvent grâce devant lui. Il exerce sur tous un pouvoir tyrannique et sanglant. Un individu lui déplaît-il ? il le fait assassiner ; le même sort attend, d'ailleurs, ceux qu'il croit responsables de la maladie de l'un des siens.

Tortionnaire cruel, il inflige à ses victimes des supplices odieux dont le plus courant est celui de la résine bouillante.

Le malheureux, accusé ou prisonnier, doit plonger sa main dans la jarre qui contient cette résine.

Femme Kha portant sa hotte maintenue sur le dos par une bande d'étoffe qui prend appui autour du front.

S'il la retire brûlée, il est frappé d'un coup de lance au cœur et décapité.

Si, par miracle, il la retire intacte, il est considéré comme « Sorcier de feu » et exécuté.

Ainsi Messao règne en semant partout l'épouvante et en vendant comme esclaves les femmes et les hommes enlevés au cours de ses razzias.

Ivrogne et opiomane, il donne des fêtes où l'alcool est versé à pleines jarres, et il passe pour être le « Roi des Moïs ».

Malheureusement pour lui, l'administration française commença à s'établir en pays Moï et Messao dut rendre des comptes.

Il s'inclina d'abord, mais bientôt il prêcha la révolte contre nous.

C'est ce qui le perdit.

Las de ses cruautés, ses trois cents esclaves l'abandonnèrent en masse, et ce qui restait autour de lui le livra en janvier 1905. Deux mois plus tard il mourait en prison (1).

Mais, si leurs attaques sont devenues de plus en plus rares, les Khas sont toujours semblables à eux-mêmes.

Vêtus de la façon la plus sommaire, avec une simple ceinture pour tout accoutrement, ils n'en gardent pas moins un goût prononcé pour la parure.

C'est ainsi que tous ont, aux poignets et aux chevilles, des bracelets enroulés en spirale jusqu'au coude, ou bien, très haut, autour du cou.

Les bracelets simples servent, eux, d'aide-mémoire. Les uns rappellent la promesse d'une offrande à un génie, les autres un engagement pris vis-à-vis d'un voisin.

Mais la suprême élégance consiste à se parfumer à la

---

(1) L'histoire du bandit Messao est remarquablement contée par Henri Maitre, des services civils de l'Indochine, dans son livre sur le Sud Indochinois.

Province Luang-Prabang. Couturières laotiennes.

racine de vétivier et à porter des dents laquées de noir et des ongles teints de rouge vif.

Pas un geste des hommes, pas un acte des femmes n'est exécuté sans l'assentiment des Phis à tous moments consultés par les oracles, et des coutumes extravagantes en découlent comme, par exemple, celles de la mort du buffle, du départ pour la guerre, de la naissance d'un enfant ou de la construction d'une case.

Le village est en fête.

On va tuer un buffle dont chacun se partagera la dépouille.

L'animal est amené devant le poteau fétiche aux plumes de coq, et un sorcier l'abat.

S'il tombe à gauche, c'est un signe néfaste et les incantations commencent pour, à la fois, apaiser la colère des Phis et profiter tout de même de l'aubaine de la viande fraîche.

S'il tombe à droite, les Esprits sont favorables.

Alors, en signe d'allégresse, les femmes boivent un écœurant mélange d'intestins et de sang tandis que les gongs résonnent et que, la lance au poing, les hommes dansent en l'honneur de Yan-Cachaï, le génie populaire et terrible qui protège le village, le raï et la forêt.

Fête primitive, bruyante, qui toujours s'achève par une ripaille arrosée d'alcool de riz servi dans une jarre, et bu, à la mode laotienne, en tirant sur un chalumeau de rotin flexible.

D'autres fois, la guerre éclate de village à village.

Les sorciers réunissent tous les hommes valides qui, après avoir sacrifié deux buffles blancs, les dévorent au cours d'un repas pantagruélique.

Pendant ce temps les femmes se lamentent comme si elles assistaient aux funérailles de leurs parents ou de

Coiffeur Moï.

Les forgerons Moïs.

leurs époux, qui boivent dans un grand tumulte de cris, de chants et de coups de gong.

La fête finie, parés de plumes, le visage peint, coiffés de chapeaux coniques en feuilles de latanier, ils se précipitent en hurlant sur le sentier de la guerre sans merci.

Aucun ne porte une arme à feu dont la détonation effrayerait les Phis, ce qui provoquerait la défaite ou la mort.

Ils sont pourtant accueillants et hospitaliers, ces sauvages ; mais leurs mœurs sont tellement extraordinaires qu'elles déroutent jusqu'à l'imagination la plus féconde surtout quand il s'agit d'une naissance.

La peur des Phis en domine la cérémonie.

La future mère, amenée du côté où les arêquiers sont les plus nombreux, est étendue sur une claie, sous laquelle pétille bientôt un feu de brousse sèche.

Des matrones dansent alors une ronde aux bras levés en chantant les invocations aux Phis, cependant que la plus vieille d'entre elles pèse de toutes ses forces sur le ventre de la patiente qui pousse des cris déchirants autant pour éloigner les mauvais génies que pour exhaler sa douleur effroyable.

Les hommes, eux, jettent aux quatre vents des poignées de paddy pour éloigner la mort, tellement redoutée que, dans les cas d'épidémie à décès nombreux, ils abandonnent leurs cases et vont s'installer ailleurs.

Là, ils construisent de nouvelles paillottes orientées selon la position des Phis déterminée par les sorciers, de peur que, par exemple, une charpente de toiture ne se mette en travers de leur route.

On tue deux buffles. La case est parée de fleurs, l'alcool de riz coule à flots ; mais, si dans le mois qui suit l'installation, un nouveau décès se produit, on déménage et on recommence plus loin, jusqu'à ce que les Esprits soient calmés par la sincérité des prières et par la qualité des sacrifices.

Tous les gestes, tous les actes sont donc tournés vers le culte des Phis qui éloigne ces peuplades de toute religion connue.

Il semble qu'elles soient confinées dans les pratiques d'une basse sorcellerie ; pourtant elles croient à l'au-delà, avec séjour dans un lieu de tourments où sont précipités les lâches, les traîtres et les meurtriers.

La théorie de la réincarnation, récompense ou punition de la vie pendant le dernier passage sur la terre, est

Les Khas. — Sauvages de la région venant se soumettre au chef de la province. La beuverie d'alcool.

à la base de cette croyance qui admet le retour à l'existence dans le corps d'un animal.

Quand elles sont interrogées à ce sujet, toutes les femmes désirent devenir des hommes.

Ceux-ci préfèrent rester ce qu'ils sont.

La vie du Kha s'écoule ainsi dans le cadre de sa montagne aux pics sacrés qui servent d'asile à des génies redoutables.

Malheur à qui tente l'ascension de leurs roches inviolées!

L'indigène se contente de les adorer « d'en bas » et de partager son temps entre le travail, léger d'ailleurs, de son raï, et les fêtes abondammant arrosées d'alcool et la chasse

Courageux, admirable tireur à l'arc ou à l'arbalète, il

se mesure avec le tigre, le buffle sauvage ou la panthère, tandis que, de sa flèche empoisonnée, il abat, au vol, les coqs de bruyère, les outardes ou les paons.

Il reste et il est par excellence l'homme de la jungle.

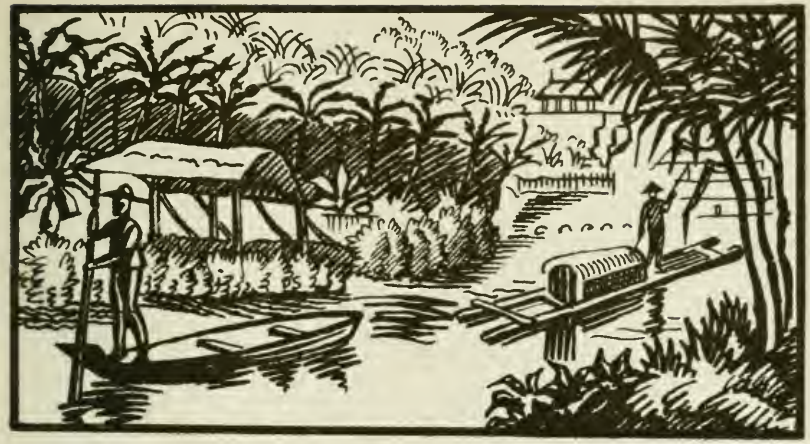
Le voyageur est pour lui sacré.

Il n'est pas en effet d'exemple qu'un Kha ait violé les lois de l'hospitalité.

La forêt est son paradis et sa prison.

C'est à peine s'il daigne en descendre, pour gagner les bords de la rivière, où, les produits de sa chasse et de sa récolte devant lui, il attendra les Laotiens dont les pirogues n'hésitent pas à franchir les cascades bondissantes et les rapides vertigineux...

Laotienne regardant passer la pirogue.



IV

LA RIVIÈRE

Peu importe son nom.

Comme la forêt, la rivière du Laos est une. C'est elle qui partage avec le sentier le privilège de donner une émotion et une impression inoubliables.

Quand on l'a descendue une fois, il suffit après des années et des années encore de fermer les yeux pour revoir le prodigieux spectacle des jeux de lumière et d'ombre sur son eau d'émeraude.

Il suffit de se recueillir pour « revivre un peu de sa vie » dans le cadre pittoresque, échevelé, de la forêt qu'elle traverse et qu'elle enchante.

Il faut, pour la connaître, l'avoir vue de l'aurore au soir, d'un départ à l'aube, à une arrivée de nuit, au gîte d'étape, ou les Khas, porteurs de provisions, apparaissent à la lueur des torches.

Vers Luang-Prabang. — Les rapides.

Le soleil se lève.

En quelques instants, le ciel se transforme, et l'aurore déroule les splendeurs de sa quotidienne apothéose.

Bientôt, tout n'est que lumière, vie ; vie dont l'éveil surprend, après le morne silence qui, depuis l'aube, pèse sur la pirogue.

La forêt secoue sa torpeur.

Ce n'est plus cette fois la forêt montagnarde avec ses coins sombres où, dans un affût éternel, veillent les génies gardiens de sa malsaine virginité ; c'est la grande forêt tropicale, hospitalière, vibrante, sonore, tout entière tendue par l'effort de s'élever plus haut, toujours plus haut, vers le grand ciel de lumière et de vie.

Les singes mènent la sarabande dans les arbres, d'où jaillissent de triomphants cocoricos.

Sur les rives, devant des villages laotiens cette fois, des femmes sculpturales vont, une amphore à l'épaule.

L'air sent le magnolia et le frangipanier.

Les piroguiers chantent.

Les cheveux taillés en brosse et piqués de fleurs odorantes, ils présentent des torses nus, sur lesquels, selon la coutume et les rites du pays, courent des tatouages aux dessins sacrés où grimacent et ricanent des monstres de légende.

Bronzés de peau, le muscle ferme, sveltes et beaux, on les croirait évadés de quelque bas-relief de temple, où des tatouages identiques, vieux de deux mille ans, paraissent à fleur de pierre sur le corps des guerriers Kmers.

Vers Luang-Prabang. — Les rapides.

Une avenue sur le bord du Mékong.

Ils chantent. Tout flamboie ; sur des rives plates, des that (1) de bonzerie étincellent. Le soleil éclate au zénith.

Les piroguiers s'assoupissent et laissent glisser le sampan au fil de l'eau tranquille.

Mais un bruit léger les alerte et, rapidement relevés, ils saisissent des rames, des perches et des gaffes.

L'eau perd sa limpidité de cristal ; son cours est plus heurté ; des points de roches émergent, frangés d'écume ; et soudain, le bruit léger devient grondement de tempête. La pirogue est saisie comme par des mains invisibles ; ses bords craquent ; elle grince, geint ; puis elle fonce, entraînée par le torrent furieux.

C'est un rapide laotien.

(1) Cloches.

Les rapides.

La Rivière se précipite contre des récifs énormes, se cabre devant des troncs gigantesques que les typhons déracinèrent, puis elle roule impétueuse, dans d'étroits couloirs entre lesquels elle file, vertigineusement.

A l'avant de la pirogue, vêtu d'oripeaux, une tige de roseau à la main, un sorcier se démène, hurle, et du geste écarte les mauvais génies qui pourraient entraîner l'embarcation contre les roches ou contre les troncs.

Les émotions se succèdent, uniques, invraisemblables, bousculées par la peur de s'écraser contre un roc ou de naufrager dans un remous ; mais, d'un coup de gaffe, le roc est évité et la pirogue passe, cahotée sur des galets, griffée par des racines.

Sans transition, la tempête s'apaise, et on repart, tandis que les piroguiers reprennent leur chant sur la rivière calme et lisse, que l'embarcation hérisse de molles et longues plissures.

Le crépuscule sur la Rivière : un enchantement.

C'est, comme tous les soirs au Laos, une féerie sous un ciel d'ocre, de pourpre et de safran.

Une lumière dorée descend de la montagne sur la forêt, et gagne la rivière hérissée de réverbérations fauves.

Le paysage est celui de la vallée du Mékong que la rivière va rejoindre, puisque toutes convergent vers lui, et le Laos des chansons et des contes apparaît avec ses frangipaniers, ses palmiers nains, ses orchidées et ses arbres aux baies jaunes pareilles aux graines d'or du collier des femmes aux seins nus.

Ce n'est plus la terre tourmentée des Moïs ou bien des Khas du Laos sauvage, mais le sol parfumé du Laos des jolies filles et des adroits troubadours joueurs de khène.

Tout n'y est que fraîcheur et joie de vivre. Sur les rives de ses cours d'eau, spectacle quotidiennement renouvelé et

Au Laos.

La baignade des éléphants.

partout le même, des femmes curieuses se pressent au passage des pirogues.

Les unes sont nues, et après la baignade se sèchent au soleil ; les autres, la poitrine provocante, portent le sin (pagne) mordoré.

Toutes sont couronnées de fleurs.

Derrière elles, inévitables, partout rencontrés, des bonzes vêtus de jaune regardent, hautains et graves.

Sans transition, la nuit tombe, enveloppant de son ombre les arbres et les femmes, les villages et l'eau maintenant sans reflets.

C'est l'heure exquise des soirs parfumés; c'est aussi celle de l'arrêt au gîte d'étape.

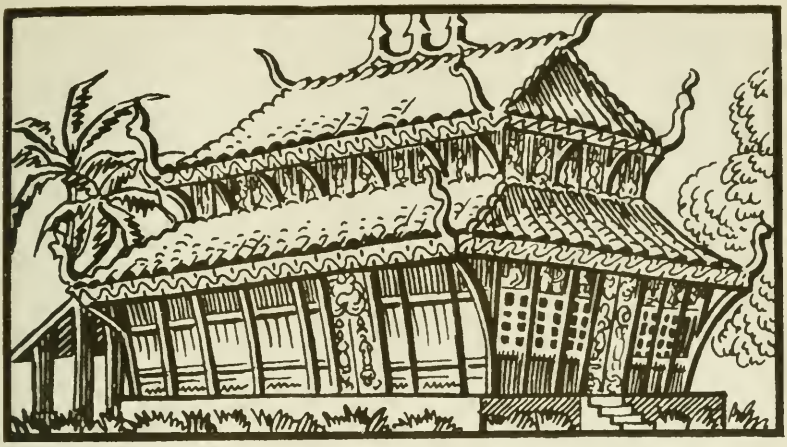
Il apparaît dans le loin, signalé par des lumières.

On accoste, et, on se trouve en face de véritables spectres dont les flammes d'un brasier-signal ou plutôt d'un brasier-balise, font danser les ombres agrandies.

Ce sont des Khas descendus de la montagne, qui ont appris, on ne sait comment — mais, dans toutes les colonies les nouvelles se propagent avec une rapidité que peut souvent envier le télégraphe, — le passage de marchands de voyageurs, et qui viennent vendre les produits de leur chasse.

Non loin d'eux, indifférents à ce spectacle familier, les piroguiers amoureux de la nuit jouent du Rhêne devant des femmes accourues, ou fredonnent en sourdine la chanson du Mékong, père nourricer du grand Laos des Bonzes et des pagodes.

Bouddha en bois sculpté.



V

LA PAGODE SUR LE MÉKONG

C'est le Mékong qui forme, au nord-ouest, la frontière entre le Laos et les Etats birmans.

Depuis son entrée sur notre territoire, jusqu'à Luang-Prabang, son lit est encombré de roches et la navigation n'y est pas possible. De Luang-Prabang à Vientiane, elle est dangereuse ; mais, de Vientiane à Kemmerat, elle permet, malgré ses rapides et sur 400 kilomètres, le passage des chaloupes.

A partir des célèbres rapides de Khoue qui séparent le bief supérieur et le bief moyen navigables sur environ 180 kilomètres, il est plus facilement accessible.

Les routes, les sentiers et les rivières convergent vers son lit où il s'étale, immense, entre des rives « sang de bœuf ».

C'est par lui qu'il faut passer pour gagner Vientiane, et c'est lui, « le père Mékong », qui, le plus, influe sur l'économie et sur les progrès du Laos tout entier.

Inépuisable trésor pour ses villages lacustres qui vivent de la pêche, admirable collaborateur pour les riverains dont ses inondations fertilisent les champs, il reste, en même temps, la voie de communication la plus utilisée.

Le voyage manque d'imprévu et de pittoresque.

Des journées et des journées s'écoulent dans une écrasante monotonie avant d'être secouées par la forte émotion du passage d'un rapide ; puis, elles retombent lourdes de la chaleur qui accable la chaloupe poussive et ronronnante.

Mais, voici que le décor change.

Aux rives rouges et basses, succèdent des rives élevées dont l'ardente couleur d'or éclate à la lumière.

Des villages paraissent ; des pagodes immenses se succèdent avec des That étincelants ; et, véritable vision des mille et une nuits, le That-Upanom, cette Mecque du Siam où les fidèles, dédaignant les monastères de Wat-Chen et de Wat-Phu, viennent écouter la parole sacrée, se dresse dans l'orgueil de ses pagodons étagés.

La chaloupe « fait escale » le long de la rive couronnée de bambous, à l'ombre desquels attendent des bonzes accroupis.

Voici le That-Upanom, tout entouré de légendes et tout auréolé de sainteté.

Des najas gigantesques dominent son escalier aux marches ruinées, qui conduit à une digue aux dalles disjointes, entre lesquelles poussent des herbes folles.

A droite et à gauche, des Chinois vendent des choses innommables dans des échoppes crasseuses et sordides.

En avant, s'élève le Temple, le Temple fabuleux, étrange.

Province Kompong-Cham. Buffles au bain.

Les colossales pagodes aux toits relevés en forme de proue.

avec ses colossales pagodes aux longs toits relevés en forme de proue, et son légendaire flamboiement fait de celui de toutes les dorures, de toutes les verroteries, de toutes les mosaïques et de toutes les faïences qui étincellent au soleil sous lequel tout se tasse ou se recroqueville.

Il apparaît pourtant formidable, ce Temple qui, au crépuscule, devient hallucinant de majesté et de grandeur.

Pour conduire à son That, un pont chinois enjambe un lac où des lotus achèvent leur agonie splendide et lente.

Partout bizarrement accouplées, sur des frontons ou sur des bas-reliefs, courent toutes les divinités des légendes ancestrales et du Ramayana.

Les masques des gandharivas sculptés par des artistes prodigieux, grimacent ou ricanent entre les portes ; et on éprouve comme un brusque et impérieux besoin de ne plus les voir « remuer », selon les caprices de la lumière qui rendent leurs yeux et leur rictus trop «vivants ».

Dans une cour immense comme celle de quelque marché de cité extrême-orientale, gisent en désordre, amputées, décapitées, brisées, de colossales statues d'Apsaras et de Bouddhas.

Spectacle inouï, inoubliable en face duquel on reste la gorge serrée et le cœur battant.

Partout, on ne voit que des têtes, des têtes monstrueuses, des têtes aux visages allongés, au nez plat, aux lèvres sensuelles sur lesquelles glisse un sourire ironique et inquiétant. Il faut l'arrivée du bonze cicerone pour échapper à leur obsession pénible.

Le radeau détérioré au passage d'un rapide est réparé.

Comme ses confrères, ce bonze est soigneusement rasé au crâne, aux sourcils, des lèvres à la nuque, selon les rites.

Il a, sans doute, l'habitude de recevoir les étrangers parce qu'il explique, avec abondance, et dans un affreux sabir, l'histoire de ces statues, et la raison des trous qui, dans un plafond doré, laissent passer d'énormes grappes de fleurs sauvages.

Il parle, parle et chacun le fuit. A quoi bon l'écouter quand la règle du Temple laisse toute licence à la curiosité du visiteur ou du fidèle ?

Le Temple, d'ailleurs, invite à la promenade silencieuse et solitaire.

Il n'est pas le plus grandiose du Laos, il est le plus évocateur et le plus émouvant. Des chapiteaux fouillés avec un goût raffiné supportent ses colonnes torses ou cannelées. Sur ses murs, cachant des peintures d'une incomparable richesse, sont accrochés des tableaux d'exportation où, dans un cadre de nacre, des Bouddhas peints à Stuttgart ou Bingen, étalent des faces épanouies de cabaretiers allemands.

Par plaques, ses fresques se décollent et sous ses plafonds splendides avec leurs voussures hardies aux clefs desquelles éclate le lotus sacré, des poutrelles sculptées, des planchettes dorées et des lambeaux de pourpre, retombent misérablement.

Et soudain une constatation incroyable stupéfie et déconcerte.

Sur l'emplacement d'une ancienne pagode démolie, en plein That-Upanom, sans souci des siècles et des siècles qui la regardent et la toisent, « La Civilisation » a construit un temple art nouveau.

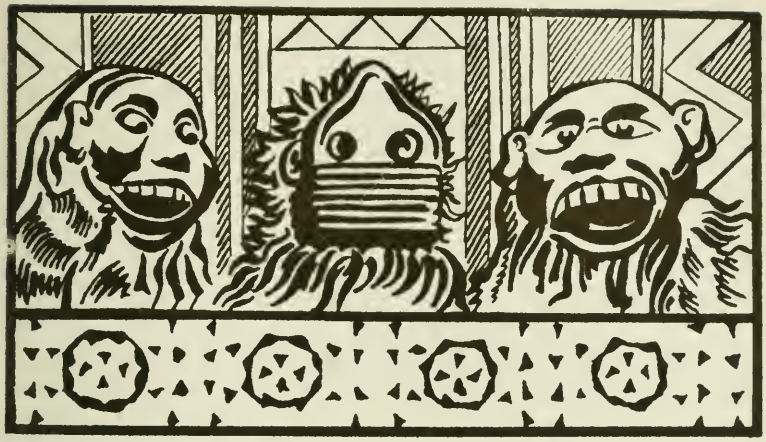
Et elle a obtenu ça : ce rectangle massif de moellons crépis à la chaux ; ces bas-reliefs le long desquels se dis-

loquent des êtres ahurissants dont les gestes et les attitudes font songer à ceux, vulgaires, de quelques ballerines de café-concert ; cette bâtisse, qui supporte un toit purement « annamite » où brillent ces faïences polychromes, aux couleurs « hurlantes » dont l'Europe inonde les marchés extrême-orientaux.

Là-dessous gisent des Bouddhas de bronze. Les Siamois, qui ont commis le crime de cette construction déroutante, n'ont pas encore remplacé le très vieil autel de ces dieux mutilés, qui offre encore aux admirateurs recueillis, ses sculptures dorées, par quelque table plus moderne et de style munichois.

Le sacrilège sera pour demain, puisque les Français, respectueux des traditions et des arts indigènes, n'ont, en vertu des traités, rien à voir dans cette pagode sur le Mékong. Et cependant le ronron du fleuve berce le sommeil des grands Bouddhas abandonnés, qui dorment, comme des gueux, à l'ombre de leur asile misérable.

Bonze en prière.



VI

BONZES, HOMMES ET DIEUX

Sans doute, nous avons ramené l'union dans cette immense région désolée et épuisée par les guerres, mais nous n'y avons pas encore réveillé l'esprit national dont faisaient preuve les glorieux ancêtres descendus du Thibet, patrie du Bouddha vivant.

Les petites principautés qui autrefois divisaient le Laos en autant de territoires, sans lien entre eux, sont ainsi devenues des provinces commandées par un chef appelé Tian-Muong.

Ce ne sont plus ici les grands seigneurs de l'Annam scientifique et lettré ; inconnus y sont les mandarins examinateurs des licenciés de Nam-Dinh et les grands philosophes érudits en Caractères : il s'agit plus simplement de nobles de mœurs simples, peu riches et surtout peu instruits.

Luang-Prabang. — Ordination d'un bonze. Présents consistant en ustensiles de ménage et qui sont remis au postulant.

Elus par les chefs de village, ils sont reconnus par le Résident français.

Leur mission consiste à gérer les biens de la province, à en assurer la police et à rendre la justice en premier ressort; les affaires criminelles sont déférées à un tribunal spécial composé du Résident Supérieur et de deux assesseurs, dont un fonctionnaire laotien.

Ce sont les Bonzes qui assument la responsabilité de l'Instruction Publique.

En raison de l'apathie de cette race laotienne jadis si belliqueuse et si passionnée d'art, ou à cause de l'ignorance des bonzes, cette instruction est restée plus que rudimentaire.

Quant à la religion, elle est officiellement bouddhique.

Son histoire est intimement liée à celle des grandes invasions qui descendirent du Thibet sur le Mékong, entraînant avec elles, ce culte des esprits, cette croyance aux sorciers et aux dieux restés vivants partout où leur influence s'est exercée.

C'est dans ce fait qu'il faut chercher l'origine des superstitions si tenaces et si robustes qu'elles ont, non seulement résisté à l'usure des siècles, mais à l'assaut des religions les plus intransigeantes.

L'influence du Thibet, pays des miracles, paradis du Mystère, où vit le gardien des forces inconnues du ciel, de la terre et de l'au-delà, le Bouddha vivant, n'a jamais

Ordination d'un bonze. Le postulant est prosterné devant le pape qui lui passe autour du cou une écharpe jaune.

A l'occasion du nouvel an, les bonzes rentrent dans l'abri pour être arrosés par les femmes. L'eau est versée dans une gouttière de bois et va s'écouler sur les bonzes renfermés dans l'abri.

cessé d'agir sur les croyances des races nées à l'ombre de ses temples.

Leurs descendantes, où qu'elles se trouvent, gardent au fond d'elles-mêmes, un obscur mais irrésistible atavisme qui les pousse à la vénération des prophètes, des sorciers et des mages.

Incontestablement, le sang des peuplades pourtant si diverses du Laos, est teinté du sang mongol ou thibétain qui influe toujours sur leur sensibilité vouée au fantastique et à l'inexplicable.

Mais la science des « Grands Secrets » gardée par les Lamas dans les monastères où ils travaillent ardemment,

Type de femmes laotiennes.

La chaise à porteurs des bonzes.

penchés sur la brumeuse histoire de l'Asie, de la Mongolie, du Pamir, de la Chine, de l'Inde et sur celle, non moins ténébreuse, des « Grands Mystères » n'est pas le fait des bonzes qui ne l'ont pas plus pénétrée qu'ils n'ont réfléchi sur les origines de leur religion propre.

Elle débute pourtant à l'époque historiquement peu éloignée, ou les Thaid, issus du Thibet, commencent à être imprégnés par la civilisation hindoue qui, depuis les premiers siècles de notre ère, régnait en souveraine chez les Kmers, où le bouddhisme de Cakya-Moumi les pénètre.

Mais les siècles et les invasions aidant, ce bouddhisme ne tarda pas à fléchir, à perdre même l'équilibre, sous la poussée des superstitions dont les races laotiennes, plus ou moins riches du sang Thaï, gardaient au fond de leur

A l'occasion du nouvel an, le roi, les ministres, les bonzes, les ancêtres laotiens et la population vont arroser le Bouddha Prabang : l'ancêtre laotien Pou Gueu verse l'eau.

caractère la passion atavique. Dieux du jour et de la nuit, dieux des forêts et de la montagne, esprits du feu et du ciel, génies des morts, âmes des animaux, se dressèrent en face de Bouddha dont les bonzes devaient prêcher la religion que les sorciers battaient en brèche.

Et les bonzes et les sorciers n'ont pas fait mauvais ménage.

Il est vrai que l'influence du bonze décroît de plus en plus.

Elevé dans les monastères, qui forment aussi des bonzesses chargées plus tard de l'entretien des pagodes, de la distribution des parfums ou des cierges, le bonze ajoute au pittoresque du paysage extrême-oriental.

Vêtu du sarong (1) et de la toge à l'antique, le tout d'une couleur jaune rituelle, il ne doit porter sur lui que des pièces dépareillées, rassemblées ensuite et non un sarong et une toge à l'étoffe d'une seule venue.

Sa mission est d'enseigner la religion bouddhique et de la représenter dignement.

Il remplit bien le rôle d'instituteur de village, mais, sans enthousiasme, et irrégulièrement.

Il se contente d'instruire comme il peut les « nen » ou élèves bonzes, et de quêter pour lui-même et pour son monastère.

Le Laotien le nourrit et l'entretient; mais il réserve son argent pour les Phis, parce que ceux-ci agissent sur l'heure, tandis que la sévérité de Bouddha s'exerce seulement dans l'autre monde, ce qui donne le temps du repentir.

Le bonze fait vœu de chasteté ; mais il est, au Laos, moins tenu de le respecter qu'au Cambodge.

Les mœurs y sont, en effet, plus libres, moins exigeantes

(1) Espèce de robe.

L'heure de la prière.

et la faute qui, au Cambodge, entraîne parfois la mort du coupable, est là punie par une exhibition plus drôle que tragique.

Le péché est généralement découvert à la suite d'une dénonciation ou après la confession qui, à chaque changement de lune, oblige les bonzes à dénoncer leurs fautes en public.

C'est ce qu'ils font d'ailleurs en toute conscience.

Celui qui a violé son vœu est hissé sur un âne qu'il chevauche, le visage tourné vers son arrière-train.

Promené de village en village, il subit les insultes des gamins et les railleries de la foule qui lui jette des ordures au passage.

Il est ensuite dégradé, frappé d'une amende et libéré.

Il peut alors se marier ; la confrérie ne le reconnaît plus pour un des siens.

En dehors de cet accident, d'ailleurs assez rare, le bonze mène une vie contemplative dans sa bonzerie, qui reste toujours un lieu d'inviolable asile.

Le Laotien ne le fait guère appeler que pour le mariage, les fêtes ou la mort ; après quoi, il s'adresse aux sorciers plus actifs, plus remuants, et surtout plus redoutés.

Les costumes, le tempérament, l'essence même de son caractère indolent et rêveur, tout pousse l'indigène vers le culte de la basse sorcellerie.

Il appartient pourtant à une race dont la fierté et l'intelligence sont aussi réputées que la joliesse et la coquetterie de ses filles.

Mais, quand elle ne pense pas à l'amour, cette race si ardente à la joie des cérémonies, au plaisir des fêtes, à la recherche du costume, pense aux Esprits.

Que ce soit la fête de la Fin des Pluies où dans le fracas des feux d'artifice l'alcool de riz coule à pleines jarres,

Jeune fille laotienne.

que ce soit la cérémonie du mariage dont, selon la coutume, le fiancé fournit la ripaille après avoir donné la dot que ce soit la crémation après la promenade du cadavre dans un cercueil à ciel ouvert, le bonze parti, le sorcier se présente.

Il fait les incantations qui influeront sur la récolte ; il serre au poignet des nouveaux époux le bracelet en fil de coton blanc « fétiche de bonheur » ; il jette dans la jarre où sont recueillis les os du mort qu'on vient de brûler la pièce d'argent qui lui permettra d'acheter dans l'au-delà la bienveillance des plus mauvais Phis.

Il préside même à la construction de la case de famille dont la charpente doit être assemblée sans clous pour ne pas blesser les Esprits.

C'est lui qui conseille ; lui, qui guérit ; lui, qui surtout fléchit la colère des génies, manifestée soit par les apparitions, soit par les fameux Phi-phop.

Les apparitions jouent un rôle considérable au Laos.

Elles sont généralement nocturnes et prennent la forme d'un chat, d'un chien, d'un cheval, parfois d'un éléphant ou bien d'un tigre.

Malheur à celui qui s'enfuit en courant ; il meurt généralement peu de temps après.

Il doit, au contraire, faire front et marcher sans se hâter vers l'animal. A quelques pas de lui, il s'arrête, le regarde se retourne et s'en revient lentement, en lui montrant le bas du dos, au-dessus duquel il troussé le sin ou le sampot, de façon à bien prouver au revenant le mépris dans lequel il est tenu.

Le Phi-phop, lui, est soumis comme la sirène Nguoc, à l'influence du « Grand Secret ».

Seuls, les bateliers et les piroguiers rencontrent cette sirène dont le corps est celui d'un serpent à la tête couronnée d'une gigantesque crête de coq.

Elle leur parle d'une voix mélodieuse.

S'ils ont la faiblesse de l'écouter, leur pirogue, entraînée contre les rocs, s'y brise et disparaît dans les tourbillons.

Le Phi-phop est moins irréel. C'est un jeteur de sorts possédé.

Il tient du « dieu sans nom » dont le culte obscur et cruel va jusqu'au sacrifice humain, l'étrange pouvoir de réduire, par exemple, le volume d'un buffle à celui d'un grain de riz.

L'expérience terminée, son grain de riz dans les doigts, il réussit à le mélanger aux aliments de sa victime qui l'absorbe.

Et voici que, peu à peu, et durant des jours, des souffrances de plus en plus épouvantables font hurler l'envoûté.

C'est le buffle qui, dans le ventre du malheureux, reprend son volume normal.

Vite, on appelle le « Gourou », autre sorcier qui délivre du Phi-phop, et l'envoûté est jeté à l'eau.

Ou il flotte, et le Gourou, après quelques passes magnétiques, le délivre du Mauvais Esprit vite emprisonné dans un jarre ensuite livrée à la rivière ; ou il sombre à pic, et ne reparaît plus.

Une jeune laotienne vient déposer des fleurs sur l'autel du Bouddha.

VII

LE BOUM LAOTIEN

Le Mékong quitté pour parcourir l'étonnante et si peu connue région de Vientiane, il faut reprendre le sentier dans la forêt.

Ce n'est d'ailleurs plus ici la grande forêt laotienne, vierge farouche et majestueuse.

C'est la forêt courtisane, la forêt coquette avec ses draperies de lianes et ses grappes d'orchidées qui sont comme la vivante expression de cette terre des fleurs et de la volupté.

Le matin la surprend toujours, bercée par le chant des cigales, et parfumée par l'odeur des calices ouverts du crépuscule à l'aube au fond de ses fourrés.

Il faudrait pour réussir « l'Invitation au voyage » telle qu'elle devrait être, inventer des « mots lumière, des mots couleur, des mots sorciers », qui, placés les uns à côté des autres, « parleraient » autant à l'âme qu'à l'esprit.

Ceux qui, séduits par leur accent, quitteraient ensuite la triste Europe au ciel gris pour cette forêt odorante et fleurie, constateraient que la réalité est encore plus belle, peut-être parce que plus ignorée et surtout moins accessible.

Rien n'est plus féerique, plus irréel que le miracle de l'aurore au-dessus d'elle.

Très haut, dans le ciel, alternent des bandes mauves et orangées.

A les voir se mêler, se fondre pour devenir cette fameuse teinte qui pare les aubes du ciel de Vientiane, on ne sait, tant le spectacle est fantastique, si ce qu'on éprouve est de l'enthousiasme ou de l'angoisse.

Soudain, une flamme incendie les herbes, les lianes et les troncs.

Tout étincelle.

Des clartés orangées, des clartés violettes tremblent au milieu d'une indescriptible apothéose et le soleil paraît, énorme globe sans rayons à travers l'aérienne dentelle que les branches brodent sur le ciel fauve et lilas.

Dans l'air, évadé des corolles, monte un étrange et chaud parfum de magnolia, de rose, de santal, tandis qu'une immense clameur s'élève des mille et mille voix des animaux ou des mille et mille chants des insectes.

On reste à la fois bouleversé par cet hymne sauvage et confondu par cette prodigieuse manifestation des premiers âges de la nature.

Toute la journée on voyage dans cette forêt, au pas ou au trot des vifs petits chevaux laotiens, pour s'arrêter au crépuscule, non, cette fois, dans quelque case Kha perdue dans la farouche solitude de son raï, mais, dans un véritable village laotien où, selon la coutume, les enfants souhaitent, avec des fleurs, la bienvenue à celui ou à ceux qui arrivent.

Une maman Kha.

Si ce sont des Européens annoncés — c'est d'ailleurs toujours le cas lorsqu'il s'agit de voyageurs européens — le chef de village, ou le Tian-Muong lui-même, préside à la réception.

La description de l'une d'elles donne très exactement une idée de ce qu'elles sont toutes parce que l'hospitalité laotienne est faite d'habitudes et de traditions.

Le Tian-Muong — en l'espèce celui de Borikane, coin délicieux, gîte d'étape inoubliable situé au nord-ouest de Vientiane — s'est porté au devant de nous, entouré de ses femmes et de ses filles.

Au moment où nous avons sauté de nos montures, un orchestre de khènes et de rhanecks (1) nous a salués d'abord et précédés ensuite, en suivant une immense allée de manguiers d'où retombent des lianes rouge et or.

Dans la « Sala du Voyageur », le Tian-Muong nous a présenté ses filles, et l'une d'entre elles, l'aînée, une délicieuse Lakmé voilée de gazes, lamées d'argent, s'est, selon la coutume laotienne, agenouillée pour le traditionnel Bassie (2).

Pendant qu'elle s'incline, après avoir allumé un cierge odorant, un très vieux bonze improvise un chant de bienvenue dont la traduction est à peu près celle-ci :

« Bonjour, vous qui arrivez et bienvenue ! Soyez mille fois heureux, et que ceux de votre famille voient longtemps se lever des lunes qu'aucun nuage ne voile.

« Soyez les bienvenus. Que les Esprits favorables soient vos gardiens pendant que vous dormirez dans cette Sala !

« Bonjour... bonjour... A tout ce qui vole, nous dirons de vous caresser de l'aile qui donne le zéphyr. A tout ce qui

---

(1) Instrument composé de morceaux de bois très sonores et de longueur différente sur lequel on frappe légèrement.

(2) Je donne plus loin l'explication de cette coutume laotienne qui, avec celle du Doum, compte parmi les plus anciennes du pays. L'influence des Esprits est toutefois liée à celle du Bassie.

Les jeunes garçons chantent aux jeunes filles des chansons d'amour.

Luang Prabang. — Bonze battant le tambour.

Coin de village vers Boukanek.

sent bon nous recommanderons de vous entourer des parfums qui provoquent les beaux rêves et les bons sommeils... Bienvenue !.. Bienvenue !.. »

Il semble qu'on soit en pleine féerie. Cent êtres accroupis tiennent des cierges allumés et des bouquets de fleurs violemment odorantes.

L'air est tout frémissant de lumières et de parfums.

Et voici qu'après le repas, nous sommes priés d'assister à un Boum, parce que c'est la pleine lune, dont le disque étincelle, d'ailleurs, entre les branches hautes.

Le Boum laotien est une réunion pendant la période de pleine lune, de jeunes gens et de jeunes filles.

Les uns et les autres, arrivent parés de fleurs.

Scène de sorcellerie. Incantation pour la guérison d'un malade.

Les hommes les portent en cocarde contre l'oreille ; les femmes, en couronne autour de leur chignon déversé.

Elles s'avancent, ondulant des hanches, la poitrine nue, s'accroupissent les unes à côté des autres en face de vases en porcelaine ou en argent remplis de chiques de bétel et elles attendent, hiératiques.

Les poubaos (1) se présentent à leur tour, avantageux et le buste bombé.

Chacun prend place devant la poussao (2) à laquelle il fait la cour, ou qu'il désire épouser.

C'est ainsi que, tandis que les khènes frissonnent, il s'efforce de la séduire en improvivant des chants plus ou

(1) Jeunes gens.
(2) La jeune fille.

moins poétiques, des compliments plus ou moins adroits qu'elle écoute souriante ou impassible.

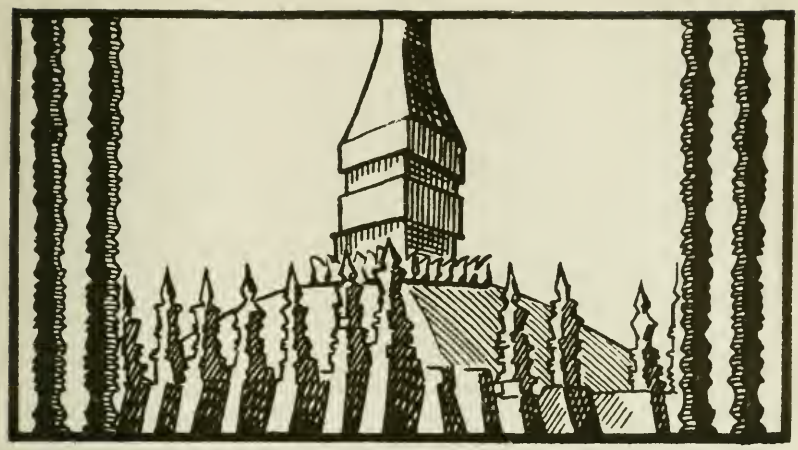
Lorsque la chanson du soupirant est terminée, la jeune fille psalmodie d'une voix dolente une réponse, elle aussi improvisée, mais qui se rapporte au thème développé par le galant.

S'il est éconduit, il est immédiatement remplacé par un de ses camarades et il va recommencer devant une autre belle, dont le visage sera de nouveau comparé à celui de l'astre des nuits, et les yeux « à celui du ciel qui sont les étoiles jolies ».

S'il est agréé, il relève sa promise du moment et tous deux s'éloignent par les sentiers remplis de lune, lui soufflant dans son khène, elle chantant sa joie de vivre et son bonheur d'aimer.

Telle est la très ancienne coutume laotienne du Boum, la plus exquise peut-être de cette région du Haut, où, sous un ciel de mirage et dans un cadre de féerie, se dressent toujours, fiers de leur passé et orgueilleux de leurs ruines, les grands Temples sacrés de Vientiane-la-Sainte.

Vientiane. — Les Bouddhas dans la pagode de Sisaket.



VIII

VIENTIANE-LA-SAINTE

Le mystère qui entoure l'origine de Vientiane n'a jamais été pénétré.

D'aucuns, des Kmers ayant occupé sa région plusieurs siècles avant les Thaïs, l'affirment Kmève ; d'autres, des Mongols étant arrivés sur le Mékong avant les Thaïs, la certifient Mongole ; mais nul n'apporte à la discussion un document définitif.

Ancienne capitale d'un puissant royaume dont la prodigieuse influence s'est longtemps exercée sur le Laos tout entier, elle est, à l'heure actuelle, la capitale de notre possession et le siège de la Résidence Supérieure.

La géographie dit : « Située à cinq kilomètres de Nong-Khaï, sur la rive gauche du Mékong, à 440 kilomètres de Luang-Prabang par le fleuve, à 200 par la terre, son nom est quelquefois Vien-Chan. »

La ville européenne vient à peine de se former.

Elle promet d'être la plus élégante du Laos, tout encadrée de verdure et remplie de souvenirs historiques.

Son commerce est peu animé.

Elle ne sera qu'une capitale administrative. C'est parce qu'elle a été de longues années le siège des souverains du royaume le plus important du Laos, qu'on y a établi la Résidence Générale.

Rien, à moins de chercher dans les rapports des officiers en mission, ou dans les notes de route de quelques rares Français pénétrés de son histoire, ne donne une idée, même approximative, de la grandeur et du charme de cette cité dans les palmes.

Pourtant la gloire de Vientiane éclate comme un soleil au zénith, dans le cadre prestigieux de ses verdures et de ses temples.

Il faut connaître pour la « comprendre », pour la « sentir », un peu de son histoire pittoresque, anecdotique, ne serait-ce que dans ses grandes lignes, à l'époque où les rois de Vientiane soutenaient seuls l'assaut forcené des royaumes voisins du Cambodge, de l'Annam, de la Chine et du Siam.

Elle se dressait alors, telle que les annales, vieilles de plusieurs siècles la décrivent, haute comme une apparition, derrière ses murailles rouges. Les gigantesques portes de son enceinte permettaient le passage des éléphants dont les baldaquins à étage ne heurtaient jamais la pierre de leurs voûtes ornées du lotus rituel. Lamées d'airain, cloutées de cuivre, en bois précieux, elles complétaient la défense de la Ville Sainte dont les innombrables That dorés se profilaient au-dessus des palmes.

Capitale religieuse, lieu de pèlerinage, centre de doctrine.

Vientiane. — Bouddha couché.

Vientiane. — Six dragons de pierre devant la pagode dans l'enceinte du That Luong.

elle gardait jalousement des trésors sacrés au fond de temples de légende, habités par des Bouddhas scintillants de diamants, de saphirs ou de rubis.

Elle était tellement dorée, tellement enrichie de mosaïques, qu'elle apparaissait sous le soleil ainsi qu'un astre embrasé.

Telle est la ville que vit, en 1651, l'ambassadeur hollandais dont le témoignage enthousiaste est arrivé jusqu'à nous ; telle est la ville, dont la richesse fabuleuse attirait, depuis des siècles, les bandes, les hordes et les armées.

Toutes ont passé, arrachant l'airain aux portes des enceintes, l'or à celles des temples, et, surtout, enlevant aux pagodes les trésors sacrés, dons des pèlerins venus de

Province Vientlane Thats de la pagode In Peng.

toutes les parties du Laos, de l'Annam, de la Chine, du Thibet, de l'Inde : diamants colossaux, émeraudes et saphirs monstrueux ; gemmes ; ivoires sculptés ; soies de Chine ; tentures du Thibet ; coffres d'argent ; mokots (1) d'or ciselé par les artistes Kmers ; colliers de corail ; étoffes tissées de perles ; bois rares, colorés, parfumés.

Puis, entraînées par la fureur de leurs pillages sacrilèges, elles ont crevé les idoles et les Bouddhas pour leur arracher ainsi que des entrailles, les chapelets de pierres précieuses et les lingots d'or enfermés dans leur ventre, selon les rites.

Fallait-il que ces richesses aient été innombrables pour

(1) Mokot, coiffure d'origine Kmer, très haute, figurée par la coiffure des danseurs cambodgiens.

Vientiane. — Le cloître de la pagode Sisakett.

qu'il en reste encore dans les pagodes qui achèvent de mourir, derrière l'enceinte, toujours debout, de cette Vientiane de légende ?

Les Temples ruinés attestent l'authenticité de leur existence.

Ils ne sont pas comparables à ceux d'Angkor-la-Mystérieuse.

L'émotion qu'ils provoquent est moins violente que celle éprouvée par l'apparition d'Angkor-Vat ou du Bayou, mais, elle n'en reste pas moins inoubliable.

Sans doute, le marché de Vientiane est une des curiosités du Laos avec ses femmes richement vêtues du sin mordoré, et qui, pour la circonstance, se promènent avec leurs bijoux tintinnabulants. Sans doute, il est intéressant de rechercher les raisons de la réputation et celles du charme de la ville; mais c'est vers ses Temples que l'on revient irrésistiblement.

Ils ne ressemblent en rien à « la pagode sur le Mékong », à cet Upanom-That si maladroitement entretenu ou restauré, et qui laisse dans le souvenir autant d'admiration que de tristesse.

Ils sont les Temples du Laos, défigurés, mutilés, pillés par les Invasions.

Sisaket, That-Luong, Pya-Vat, Pra-Kéo, se dressent toujours debout, comme les derniers, mais terribles témoins de leurs horreurs.

Il semble même qu'un seul cri d'épouvante, qu'une seule malédiction sortent de la bouche de leurs dieux aux yeux crevés, et montent, désespérés, vers le ciel et vers les hommes pour en appeler à leur justice.

Mais ces temples n'en vivent pas moins encore ardemment, cramponnés au sol de toute la force de leurs ruines, et ils continuent, inlassablement, à tendre vers le soleil bienfaisant leur pauvre face douloureuse et décharnée.

Ils sont l'âme de Vientiane, comme ils sont l'âme de la Légende qui, plus que l'histoire, au Laos, se souvient.

Voici le That-Luong, colossal avec son enceinte quadrangulaire de créneaux « musulmans ».

Son profil rappelle, en effet, celui des tatas de l'Afrique ; mais il se pare au Laos de la délicatesse et de la poésie de tous les minuscules that qui le couronnent.

La légende veut que dans son mausolée central soit toujours conservée la relique d'un cheveu de Bouddha.

Il était de ceux dont le soleil couchant faisait étinceler les that, au point que les reflets en balafraient le ciel ; mais, les Siamois le pillèrent en 1874.

Tout est saccagé.

Les dorures écaillées tombent sur des frises, merveilles de sculpture ; les niches des créneaux sont presque toutes vides ; et partout des Bouddhas gisent décapités par les conquérants siamois qui s'emparèrent des bijoux cachés dans leur mokot ou dans leur ventre.

Ils étaient déjà passés comme des Huns, ces Siamois qui, venus en 1827 pour chasser des bandes Hos descendues de Chine, profanèrent et pillèrent le Pya-Vat, dont la légende fait le refuge favori des esprits et des dieux laotiens.

Les malheureux rôdent, paraît-il depuis, à travers la brousse exubérante qui entoure ce temple, dont les tours, violant toutes les lois de l'équilibre, penchent et fléchissent, sous le poids de leurs chapiteaux monstrueux.

Il est dévasté, ruiné, tout béant de blessures.

Seul est intact un énorme Bouddha plaqué d'or qui, dans l'ombre verte tombée des feuillages entrés par le toit effondré, sourit, la face épanouie, les paupières retroussées sur ses grands yeux de nacre.

C'est enfin le fameux Pra-Kéo dont le hasard — les Laotiens disent : les Esprits — a sauvegardé les richesses.

Dans les ruines de ce temple gigantesque, les dieux aux chevelures dorées ont en effet encore conservé leurs mokots enrichis de pierreries.

A la suite de quelles miraculeuses circonstances doivent-ils d'exister encore, ces génies sculptés aux yeux de rubis ou bien de diamant qui semblent veiller sur le repos des merveilles qui les entourent : frises fouillées comme des dentelles ; portes sculptées ; petits Bouddhas précieux ; statuettes délicates comme des tanagras ; sanctuaires devant lesquels se prosternaient les princes et les bonzes ?

On ne sait ; mais, ils sont là, toujours debout, toujours « vivants » affirment les fidèles qui les vénèrent.

Ce sont eux qui hantent l'imagination des indigènes comme ils obsèdent celle des Européens parce qu'ils rappellent, en les incarnant, la gloire et le passé de Vientiane-la-Sainte qui, pour loger ses dieux, leur offrait des Temples somptueux comme des palais et grands comme des cités.

Dans la pagode Vat That. Bouddha de bois sculpté.

IX

LE ROI DE LUANG-PRABANG

Après les rudes journées passées dans la forêt, après les longues heures écoulées en pirogue, Luang-Prabang (1) produit l'effet d'une apparition.

Jadis ville puissante — ses rois furent un jour les suzerains des rois de Vientiane — haute en couleurs, riche en trésors, opulente en gloire, cité de guerriers et de marchands, prospère par son commerce, souvent ruinée, mais jamais abattue, Luang-Prabang est bâtie au confluent du Mékong et de la Nham-Khan.

Toute en maisons sur pilotis, ainsi qu'une fleur sauvage, elle s'épanouit à l'ombre bleue de ses arêquiers.

---

(1) Luang-Prabang, véritable marché-carrefour, est en commerce constant avec la Chine, la Birmanie et l'Annam. Elle traite aussi d'importants échanges avec les Khas des montagnes auxquels elle donne des objets de pacotille, glaces, savonnettes, pipes, ou bien du sel et des étoffes contre du caoutchouc, du benjoin, des peaux, etc...

Luang-Prabang. — That de la pagode Vat Kan Ton.

Le modernisme ne l'a pas encore abîmée. On lui connaît deux automobiles et quelques bicyclettes.

Elle va son petit train-train, sans heurts, sans disputes, dans le cadre émouvant de ses pagodes et de son palais, car elle possède un roi.

Non pas un roi d'opérette ou bien un de ces roitelets indigènes tout en manies ridicules, prétentieuses et parfois cruelles ; mais un bon roi, robuste, allant, jovial, beau garçon, « ancien élève de notre école coloniale » dont il

suivit les cours, et, ce qui ne gâte rien, « un fervent » de notre langue qu'il comprend et parle parfaitement.

Il n'en reste pas moins respectueux des vieilles coutumes, dont de plus en plus, aux colonies, les « gens d'affaires » et surtout les « soi-disant évolués » combattent ou ridiculisent la tradition.

Et pourtant...

Luang-Prabang est en fête.

Les Laotiens ont installé sur les arbres, dans les fourrés, sur les rives du Mékong, leurs formidables batteries de feux

Luang Prabang. — S. M. la reine Thao-Kam-Fan accompagnée de S. A. R. Thao Sammakhi.

d'artifices dont les fusées géantes (1) les enchanteront pendant la nuit, tandis que les troubadours improviseront, et que l'alcool coulera à pleines jarres.

Ils promènent, à travers la ville, des cortèges somptueux, précédés d'éléphants aux housses enrichies de broderies, et qu'on dirait échappés de quelque conte des Mille et une Nuits.

Les dignitaires et la populace s'engouffrent dans la cour d'Honneur du Palais, dont les portes s'ouvrent pour la cérémonie du Bassie royal.

Rangés en haie, drapés dans leurs toges jaunes ou ceints de sampots dorés, des bonzes rasés et des femmes couronnées de fleurs se pressent devant le perron monumental.

Merveilleuse vision, au fond de laquelle apparaît un prestigieux décor de pagodes érigeant ainsi que des tiges monstrueuses leurs colonnades, où le lotus sacré s'épanouit en chapiteau.

Idole vivante, sous son costume ruisselant de broderies, d'insignes et de décorations, le roi de Luang-Prabang s'assied en face du trône devant lequel sont déposées les offrandes rituelles : vases d'argent, bouquets odorants, joosticks qui sentent l'encens et l'ambre, boîtes sculptées, friandises, coffrets précieux, étoffes lamées d'argent, voiles brodés avec un art infini.

Des femmes lui tendent des fruits, des cierges et des fleurs qui sentent le lilas ou le frangipanier.

Corsetés, cousus dans leur costume scintillant, précédés des « Ancêtres Laotiens » à tête de monstres barbus et chevelus, eux-mêmes cachés sous le masque grimaçant du génie Prakachaï, les danseurs prennent place à leur tour

---

(1) Ces fusées atteignent jusqu'à six mètres de long. Elles sont si puissantes que leur trajectoire traverse le Mékong. Elles vont ainsi d'une rive à l'autre, parcourant une distance considérable. La préparation des fusées est déjà une fête avant la fête.

Kieng-Khouang. — Constructeurs des routes.

Un mariage laotien. Le sorcier attache le lien de coton aux poignets des jeunes époux (symbole de l'union conjugale).

dans la salle où les Bouddhas bénissent de leurs mains de bronze la foule prosternée.

Les rhanecks vibrent, les khènes frissonnent ; le roi se lève, ses porte-glaives l'imitent.

Les cierges brûlent.

Leurs flammes qui tremblent au courant d'air des pankas lentement agités versent sur les gens et les choses une lumière adoucie qui atténue la violence des couleurs et la rudesse des profils.

Le parfum des lilas et des frangipaniers se mêle ardemment à l'odeur de l'encens dont les spirales montent le long des colonnes de pierre et vers les Bouddhas au sourire d'extase.

Deux vieux bonzes arrivent et se prosternent.

La cérémonie du Bassie commence (1).

Le roi se rassied tandis que, les mains levées, les bonzes récitent, à ses pieds, les litanies de l'invocation.

Leur prière terminée, ils allument de grands cierges dont la flamme s'allonge ainsi qu'une langue gourmande.

(1) Cette cérémonie, une des plus délicates du Laos, est renouvelée chaque fois qu'un voyageur est reçu dans un village, à tous les mariages et aux fêtes. Elle a pour but de porter bonheur à celui dont on entoure le poignet du cordonnet consacré.

Couple laotien.

Le roi tend un de ses poignets autour duquel les bonzes nouent, en bracelet, un mince cordonnet de coton.

Ils répètent la même cérémonie pour chaque Européen présent et pour chaque dignitaire, tandis que les fidèles s'inclinent ou plongent en des laïs répétés.

Le Bassie est terminé.

Chacun devra, jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même, garder autour de son poignet le cordon porte-bonheur, qui l'unit aux génies bienfaisants du paradis laotien.

Le roi se retire pendant que les rhanecks et les khènes jouent ces airs extrême-orientaux, au rythme à la fois monotone et saccadé, mélancolique et violent, qui semblent exprimer toute la passion de cette heure de paradis.

Partout ailleurs, dans la ville, dans la campagne, c'est le Bassie autour des pagodes. C'est la fête dont, pendant

Luang-Prabang. — Eléphant sacré en bois sculpté.

la nuit, les feux d'artifice pétaradants illuminent la liesse; c'est le décor des robes jaunes; des voiles safran; des sin violets, des sampots rouges et des poitrines nues ; c'est le sourire coquet des poussaos parfumées; c'est le tohu-bohu des cortèges ; la bacchanale des défilés ; ce sont les danses des monstres; la promenade des « Aïeux » ; les scènes de théâtre en plein air renouvelées du Ramayana ou des légendes Vedas ; c'est enfin la musique qui sourd de tous les côtés comme le chant des sources.

Mais, contraste très laotien, un coin de la ville reste impénétrable et mystérieux: c'est celui où, dans les ruines des pagodes, les grands Bouddhas sacrés surveillent attentifs « la Forêt » par où se ruèrent les invasions dont ils s'épouvantent encore au fond de leurs temples saccagés.

Au pays de l'or. Deux jolies pépites d'or.

X

LE PAYS DE L'OR

Le nom de Pays inconnu lui conviendrait mieux.

Constitué par le bassin supérieur de la Nham-Khan, formé par l'ancien royaume de Xien-Kouang, il s'étend sur 29.000 kilomètres carrés et s'appelle le Tran-Ninh.

Durant des siècles, peuplé par la légende populaire d'esprits mauvais et surtout considéré comme la base d'opérations des hordes dont les invasions désolèrent le Laos, son nom n'était jamais prononcé qu'à voix basse.

Tous les sentiers qui de son plateau dégringolent ou dévalent vers le Mékong avaient en effet été empruntés par les peuplades évadées du Thibet et que la douceur de son climat avait attirées et retenues.

Elles ne s'en éloignaient que pour courir la grande aventure dont elles revenaient chargées de butin, heureuses de vivre jusqu'à la campagne prochaine, dans le cadre magni-

Luang-Prabang. — Petit marchand.

fique d'un pays dont l'histoire, affirment les indigènes, « n'a jamais eu de commencement ».

On pourrait écrire, à son propos, non seulement : Pays inconnu, mais : Terres vierges.

On croit l'avoir découvert et on est seulement parvenu à le situer géographiquement.

Son origine reste, en effet, mystérieuse comme son histoire.

Les galets, mis à jour par des fouilles, et qui, percés de part en part, servaient vraisemblablement à lester des filets, permettent de supposer qu'à l'époque préhistorique ses plaines étaient d'immenses lacs; mais qui peut expliquer la présence de ces immenses récipients aux bouches

Types et scènes indigènes de la région. Femmes Méo Hoa (décembre 1927).

ouvertes vers le ciel, ainsi que des gueules d'obusiers qui jalonnent la fameuse Plaine des Jarres ?

La Plaine des Jarres !

36.000 hectares couverts de pâturages, entourés de bois de sapins, de montagnes, dont les sommets atteignent 3.000 mètres; et jalonnant leur ligne médiane, des jarres énormes, dont nul n'a jamais su ce qu'elles peuvent représenter :

Des silos ?

C'est invraisemblable.

Des réservoirs d'eau ?

C'est inadmissible, l'eau court partout dans la région.

Des tombeaux ?

Peut-être.

Des « instruments » destinés au culte de quelque divinité morte ou de quelque science oubliée ?

Qui sait ?

Pays de montagnes, on l'imagine un peu comme ces régions pyrénéennes limitées par des sierras, au pied desquelles s'étalent des prairies très vertes et des vergers en pleine production.

Mais ces monts n'ont rien de « l'allure » des chaînes pyrénéennes ; et les seuls toits qu'on y découvre, appartiennent à des salas perdues dans son immensité.

Pourtant, le Tran-Ninh est bien le plateau dont les hordes venues du Thibet froid et rude recherchaient le climat pour sanatorium ?

C'est bien la région du Laos où les rivières charrient de l'or ?

C'est bien le pays où poussent pêle-mêle les poiriers, les pêchers, la vigne, le houblon, les châtaigniers et des arbres inconnus d'Europe ? Le pays aux gisements d'étain,

Kieng Khouang. — La plaine des Jarres menaçant le ciel de leurs gueules (les jarres semblent d'énormes obusiers).

Noug Het. — Danses Méos.

d'argent, de cuivre, de soufre, de lignite, qui attendent des prospecteurs ?

Le pays des grands élevages dont jamais, jusqu'à ce jour, une épidémie n'a seulement effleuré les bœufs, les moutons ou les vaches ?

Sans doute la terrible invasion siamoise de 1898 lui enleva 10.000 habitants dont le misérable troupeau, épuisé par les privations, décimé par le choléra, jalonna de véritables charniers la route tragique de Bang-Kok où d'ailleurs il n'arriva jamais ; mais cela n'explique pas le « manque de vie » de ce riche pays au sol gras d'humus et truffé de minéraux précieux.

Il y a une autre raison, plus grave que le souvenir de

l'invasion, plus puissante que l'ignorance même, c'est celle du défaut de voies de communications.

On dit :

— Mais nous ne connaissons pas ce Tran-Ninh ; il est presque inaccessible. Il faut, pour aller à lui, remonter le Song-Ka, franchir les dangereux rapides du Keuta-Ka, affronter la Forêt Clairière, traverser le pays des sauvages Meos, et pour se trouver en face de quoi ? Peut-être d'illusions, de « bluff ». Si encore il y avait des routes !

Toute la question est là. Sans routes, il n'y a pas de colonisation possible pour ce pays, qui est ainsi « totalement perdu pour nous ».

Il n'y a pas de routes ; du moins, il n'y en a pas assez.

Je dois pourtant ici, ouvrir une parenthèse, pour rendre hommage au gouverneur général Albert Sarraut dont j'étais officier d'ordonnance en Indochine, et que j'accompagnai dans son grand voyage au Laos.

C'est à lui que revient le titre « d'animateur » de la route de Xien-Quang, qui fut décidée au cours de cette fameuse randonnée.

Cette décision fut prise, en effet, après une étape particulièrement pénible à travers la Forêt Clairière et la montagne que traversait un sentier casse-cou.

Nous avions depuis longtemps croisé une caravane de Mafous, types de contrebandiers chinois de sac et de corde, quand le gouverneur aperçut un indigène étalé sur le sol. Le malheureux perdait le sang par la bouche avec une telle abondance que nous pensâmes immédiatement à un crime des Mafous.

Il s'agissait plus simplement d'une violente hémorragie due à un excès de fatigue.

Le porteur, énergiquement et rapidement soigné, répondit, lorsqu'on l'interrogea :

— Personne ne m'a frappé. J'ai seulement peur de ne pouvoir porter cette caisse jusqu'à tel endroit. Je n'en peux plus... D'ailleurs, mes autres camarades qui « portent » sont à bout de souffle, comme moi.

Cet exemple pitoyable raffermit le gouverneur dans la décision qu'il avait déjà prise, en constatant combien le portage était exécré des Laotiens épuisés par ses fatigues.

Le soir même, ses ordres étaient donnés.

Un résident d'une activité légendaire, M. Barthélémy, étudia le tracé, ouvrit des écoles de charronnage, et quelques mois après, la route commençait à s'enfoncer dans la brousse tueuse d'hommes. (1)

Le Tranninh mérite les sacrifices qui seront consentis pour lui.

D'ailleurs aucune description ne peut donner une idée de son pittoresque.

Pas plus que de ses coutumes et des mœurs de ses peuplades Méos.

Les Méos ?

Des types étranges.

Je les revois, par un soir de fin d'étape, les hommes vêtus de bleu, quelques-uns en chapeau melon — sorti d'où, mon Dieu ? — les femmes auréolées d'un large turban, et véritablement cuirassées de colliers, de bijoux et de bracelets.

Nous avons, pour les divertir, installé un phonographe sur une table, et par le pavillon s'échappa l'air quelconque d'une scie à la mode.

Ce fut d'abord une stupeur figée.

Les bras ballants, ahuris, les indigènes écoutaient, quand

---

(1) La belle et passionnante œuvre commencée sous le gouverneur général Sarraut, est continuée aujourd'hui par son successeur, le gouverneur général Pasquier, aidé de M. Bosc, résident supérieur au Laos.

Les Laotiennes aiment l'eau. Matin et soir, après les journées chaudes, elles cherchent un coin pour se baigner.

l'un d'eux s'enfuit à toutes jambes, provoquant ainsi une panique générale impossible à arrêter.

Le premier moment de surprise passé, à force de palabres, on parvint à ramener les notables.

Inquiets, ils se glissèrent à cropetons sous la table pour l'examiner; puis, incapables de comprendre ce qui arrivait parce que c'était « manière blanc » ils s'assirent, souriants et ravis.

Peu à peu, hommes et femmes revinrent et tous écoutèrent avec des visages d'extase, le « Phi » qui pour la circonstance chantait pour eux, je ne sais quel air tsigane ou quelle rengaine de café-concert.

Le moins satisfait était le sorcier, visiblement contrarié par ce qu'il considérait certainement comme une concurrence déloyale.

Le soir venu, toute crainte avait disparu. L'hospitalité Méo reprenait ses droits avec sa réception pantagruélique et ses danses à la lumière des cierges et dans le doux parfum des frangipaniers.

Il existe donc au Laos, très loin, après la Barrière de la Forêt, derrière l'obstacle de Rapide, au delà de la Montagne Kha ou Moï, loin de la terre natale des bonzes et des superstitions, une région merveilleuse au climat édénique, aux populations hospitalières, au pittoresque enchanteur.

C'est une manière de Belle au Bois Dormant qui attend son prince de Légende.

Il appartient aux jeunes Français de l'aller réveiller, s'ils veulent être les dignes successeurs des aînés. Et qu'ils entretiennent toujours en eux, comme les anciens, des « âmes d'apôtres ! »

Je dis « apôtres » et le mot n'est pas excessif quand il s'agit du Colonial.

Province Luang Prabang. Un des 27 enfants de S. M. Sisavang Vong.

Kieng Khouang. — La plaine des jarres et la route de Kieng Khouang.

J'ai eu, pendant vingt ans, le bonheur de voir ce que les « Apôtres » ont réalisé.

J'ai étudié leur œuvre magistrale. J'en ai suivi les résultats à travers les villes, à travers les rizières, à travers la brousse.

Puis je suis allé saluer ceux qui sont tombés.

C'est en effet par le cimetière, beaucoup plus que par le monument, qu'on juge de l'effort accompli aux colonies.

Partout j'ai retrouvé la trace de leur volonté acharnée qui, du Dahomey au Tchad, du Congo au Tonkin, de l'Annam au Cambodge, de la Cochinchine au Laos, a tracé des routes à travers des forêts où sévissent les malarias, a construit des villes, des écoles et des hôpitaux.

Superbes soldats de l'épopée pacifique, dont l'œuvre doit

Luang-Prabang. — Bouddhas dans la pagode Vat Moi.

Eléphant royal.

faire frissonner d'orgueil au fond de leur tombe les Anciens de l'Epopée de la Bataille.

Ils sont légion.

Ils s'appellent le colon, l'administrateur, le commerçant, l'officier du service géographique, le soldat.

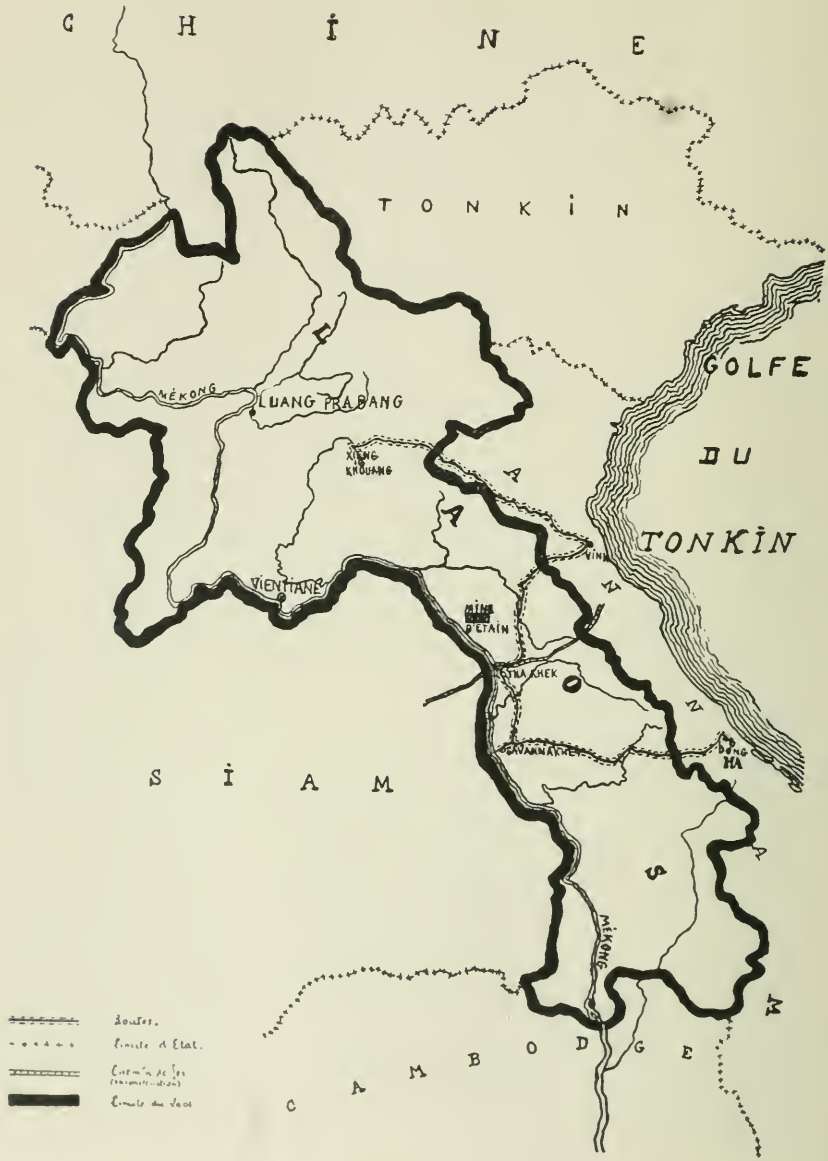
Modestes, ils ne demandent rien, mais ils travaillent et produisent.

Ils ont l'enthousiasme discret, ce ne sont pas des orateurs.

Le seul titre qu'ils revendiquent est celui de bons Français de France, et voilà tout.

C'est à eux que je pense en terminant cette « *Invitation au Voyage* », que j'aurais voulue encore plus pittoresque, plus colorée, plus ardente, comme le pays qu'elle évoque. C'est à eux que va mon admiration sans bornes, mon admiration qui leur crie tout ce que j'ai de fervente confiance dans leur esprit qui comprend, dans leur travail qui féconde et dans leur énergie qui réalise...

Laos-France
1930


CHINE
TONKIN
GOLFE DU TONKIN
LUANG PRABANG
MÉKONG
XIENG KHOUANG
VIENTIANE
VINH
MINE D'ETAIN
THA KHEK
SAVANNAKHET
DONG HA
SIAM
CAMBODGE
MÉKONG
Routes.
Limite d'Etat.

LA MISE EN VALEUR DU LAOS

I. LES CONDITIONS DU TRAVAIL HUMAIN.

Le Laos est à l'Indochine ce que le Soudan est à l'Afrique occidentale française: une colonie isolée de la mer, à faible densité de population, étirée en longueur le long d'un fleuve coupé de rapides qui ne constitue pas une voie d'accès et d'évacuation suffisante pour développer ou exporter les productions actuelles ou possibles du pays.

Toutefois on ne saurait pousser plus loin la comparaison: le Soudan utile (pour employer l'expression si juste que Lyautey mit à la mode au sujet du Maroc) se limite aux rives basses du Niger. Au Laos le Mékong n'est pas tout: sa vallée composée de bassins successifs offre à l'agriculture, au développement des rizières, des possibilités intéressantes. Mais en dehors de cette vallée, à l'Est du fleuve, nous trouvons de hauts plateaux dont l'altitude moyenne atteint 1.200 mètres, et dont les plus connus sont le Tran-Ninh au Nord, décrit par le commandant Dussault, et les Bolovens au Sud, auxquels M. Dauplay a consacré une intéressante notice. Comme superficie la vallée du Mékong n'est que peu de chose en regard de cette haute région montagneuse et boisée dont les seules voies d'accès furent longtemps les affluents de la rive gauche du grand fleuve.

Séparé de l'Annam par la grande chaîne que les géographes appellent, selon un barbarisme admis, la chaîne Annamitique, le Laos est exposé à l'Ouest; son climat est régi

par la mousson du Sud-Ouest, dont l'influence est de plus en plus sensible, de plus en plus durable à mesure que l'on descend vers le Sud. Deux saisons se partagent l'année: la saison sèche et la saison des pluies; la saison sèche dure 5 mois à Vientiane (de novembre à mars). Elle n'est plus que de 4 mois au Cambodge (de décembre à mars) et de 3 mois en Cochinchine (de janvier à mars).

On connaît les bienfaits que présente pour la santé des Européens cette alternance entre une saison sèche et une saison des pluies. En saison sèche, un intense rayonnement nocturne permet ces variations de température qui donnent à l'organisme des Occidentaux un coup de fouet profitable, ces frigories aussi nécessaires peut-être à notre sang que les calories. Ces avantages sont naturellement plus sensibles à mesure que l'on s'élève sur les hauts plateaux. Il a été question d'établir au Tran-Ninh et aux Bolovens de ces stations d'altitude qui ont rendu aux officiers et aux fonctionnaires anglais des Indes de si grands services. (Rappelez-vous les Contes des Collines de Kipling.) Nous avons déjà dans le Sud-Annam, à une nuit de Saïgon, en chemin de fer, la station de Dalat au Lang Bian. Lorsque les liaisons se seront développées entre le Tonkin et le Haut Laos, le Tran-Ninh, fournira sans aucun doute aux habitants d'Hanoï de nombreux sites sains et agréables où ils pourront réparer leurs forces, retremper leurs énergies, au milieu d'une nature plaisante dont la végétation leur rappellera l'Europe.

Sur cette vaste étendue de 230.000 kilomètres carrés (40 % de la superficie de la France) vivent — autant que des recensements difficiles permettent de déterminer un chiffre — 800.000 indigènes de races diverses: Thaï Laos, venus de Chine il y a plus de dix siècles et dont l'élément domine dans les plaines et les vallées, Moïs et Khas qui vivent dans les montagnes et représentent les aborigènes,

enfin de petits groupements de Méos, de Yaos, de Nhouns venus de Chine et de Birmanie à différentes époques.

Nous nous trouvons donc au Laos en face d'une densité de population inférieure à 4 habitants au kilomètres carré et cette population n'a pas une capacité de travail très brillante: depuis longtemps ses meilleurs éléments ont été tués ou réduits en esclavage, ce qui explique l'aspect malingre des indigènes noté par nos premiers explorateurs. Ce sombre passé explique aussi la répartition un peu surprenante au premier abord de cette population: elle a fui souvent les meilleures terres, les plus accessibles, celles où la razzia était fatale, pour gagner les hautes vallées, la forêt, où elle se sentait plus à l'abri. Elle a régressé ainsi du stade de la culture au stade de la cueillette. Nous constatons ici une analogie nouvelle avec le Soudan où la vallée du Niger présentait de nombreux villages riches et peuplés avant les razzias d'Ahmadou Sheikou, de Mahmadou Lamine et de Samory. Décimés et épouvantés par tant de cruautés, les noirs ont fui les zones les plus fertiles, et ont, eux aussi, souvent préféré la cueillette à l'agriculture.

Douceur du Laotien des vallées, rudesse des montagnards, tels sont les caractères principaux de ces populations. Il faut noter aussi que les habitants des plaines sont de grands voyageurs, qui aiment pratiquer des échanges avec ceux des plateaux, leur vendre des produits manufacturés contre des produits de cueillette: autre similitude avec les « dioulas » du Niger qui courent les pistes en pratiquant le même commerce. En conclusion, il ne faut guère compter sur la main-d'œuvre indigène pour développer des entreprises européennes soit agricoles soit industrielles (mines, etc...). Il sera nécessaire d'importer pour de telles entreprises des coolies annamites ou tonkinois et ceci ne pourra se faire que le jour où les voies de communication rapides et aisées permettront aux travailleurs de ces dernières races

de surmonter les appréhensions superstitieuses que leur inspirent la montagne et la forêt. Même alors, les Européens devront apporter une grande attention aux rapports qui s'établiront entre les indigènes et les nouveaux venus, en raison de tous les souvenirs des vieilles querelles dont nous avons parlé ci-dessus.

Jusqu'ici la principale voie d'accès au Laos a été le Mékong. Sur un cours de 4.500 kilomètres environ, ce fleuve sert de limite entre le Laos et le Siam, ou traverse le Cambodge, pendant 2.600 kilomètres. Son débit varie de 15.000 mètres cubes en saison sèche à 40.000 mètres cubes aux hautes eaux. Sa crue annuelle est d'une rapidité égale à sa puissance. Elle commence en juillet sous la double influence des pluies de la mousson et de la fonte des neiges dans les montagnes thibétaines. L'étiage maximum est atteint en août dans le haut Laos, en septembre à Khone, et présente parfois une différence de 12 mètres avec le niveau des basses eaux. Tantôt traversant des cluses sauvages ne dépassant pas quelques centaines et même parfois quelques dizaines de mètres de large, tantôt s'étalant, surtout en amont des rapides, en vastes surfaces couvertes d'îles, ce fleuve forme des séries de bassins et de biefs qui délimitèrent au cours de l'histoire les frontières de diverses principautés rivales dont le royaume de Luang Prabang est resté un exemple, un témoin. Il est à noter que Vientiane est seulement à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, et qu'en ce point le Mékong est encore à 1.600 kilomètres de son embouchure. On voit par ce fait que si le cours inférieur du fleuve n'était pas coupé par des chutes que le génie de l'homme est véritablement impuissant à supprimer, la navigation n'aurait pas à vaincre d'insurmontables obstacles. Mais les chutes de Khône, avec des cascades de 15 mètres de hauteur présentent un obstacle infranchissable qu'une voie ferrée de 7 kilomètres à dû con-

tourner; et plus haut on rencontre en aval de Savannakhet le barrage de Kengsa qui nécessite et nécessitera toujours un transbordement pendant la période des basses eaux (de février à mai).

Le débit commercial utile du Mékong ne dépasse pas 10.000 tonnes par an à Khône; il ne peut être à l'heure actuelle assuré que par des bâtiments ne calant pas plus de 1 m. 20. Ce débit pourra être doublé, et peut-être, au maximum, triplé, par différents travaux prévus dont nous parlerons dans la seconde partie de la présente étude. Toutefois au point de vue du transport des passagers, d'importantes améliorations ont été réalisées depuis l'adoption de chaloupes à moteur, plus rapides que les embarcations à vapeur. Alors qu'il fallait de 16 à 20 jours de Saïgon à Vientiane et de 32 à 44 jours de Saïgon à Luang Prabang suivant que le voyage était effectué aux hautes ou aux basses eaux, alors qu'il fallait 30 jours en pirogue ordinaire pour remonter aux basses eaux de Vientiane à Luang Prabang, on a vu ce dernier parcours effectué l'été dernier en 36 heures de marche effective par une pirogue à moteur de 20 HP. De Luang Prabang à Banhoueisai la distance qui demandait aux piroguiers 14 jours d'efforts fut couverte par la même pirogue à moteur en 27 heures, et le retour de Banhoueisai à Luang Prabang s'effectua le 8 juin 1929 en 13 heures. L'adoption d'embarcations à moteur va changer véritablement les distances sur le fleuve, elle mettra fin aux réquisitions des piroguiers, mais, *pour le frêt,* le Mékong, en raison de ses rapides et de ses chutes, ne paraît jamais pouvoir tendre au rôle de collecteur et de distributeur de richesses que joue depuis des siècles le Yang-Tsé-Kiang.

Le Mékong sert de frontière entre le Laos et le Siam. Jusqu'en 1926 les deux rives étaient françaises. Depuis la convention de Bangkok du 25 août 1926, ratifiée le 22 sep-

tembre 1927, la rive droite a été remise au Siam et la frontière ramenée au thalweg du fleuve. Vingt-cinq kilomètres de part et d'autre de ce thalweg doivent être démilitarisés. Toutes les questions accessoires consécutives à cet accord sont réglées par une commission franco-siamoise que président nos représentants. Les îles voisines de la rive droite ont été remises au gouvernement siamois le 1er janvier 1929 et du 4 au 27 février 1929 le ministre siamois des Affaires étrangères, accompagné du résident supérieur au Laos a préparé avec nos délégués un arrangement sur les points de détail dont ce traité nécessitait la solution. Les avantages que nous avons consentis au royaume voisin sont, nous l'espérons, le gage d'une amitié précieuse, et nous voulons croire qu'ils ne donneront pas lieu à des difficultés sérieuses le jour où, soit au point de vue hydraulique, soit au point de vue électrique, la France prendrait l'initiative de travaux importants sur le Mékong.

Le Mékong étant devenu fleuve international, une importante question se pose aujourd'hui, celle de la répression de la contrebande qui peut s'opérer par ce fleuve. La chambre de commerce de Saïgon a protesté à plusieurs reprises contre l'invasion de marchandises étrangères introduites au Laos après avoir été amenées par les voies ferrées siamoises à proximité de la rive droite du Mékong. Comme le Laos fait partie de l'Union douanière indochinoise, le gouverneur général peut établir un cordon douanier sur le fleuve et percevoir des droits d'entrée à l'entrée des marchandises sur la rive gauche. Cette question de la contrebande méritera d'être prise en considération très sérieuse le jour où la route et le chemin de fer auront déterminé un changement décisif dans l'orientation économique du Laos, et auront rattaché ce protectorat par des liens nouveaux et forts à l'Annam et aux ports de la côte Est de la péninsule.

II. L'ŒUVRE ACCOMPLIE.

Nous n'avons pas à rappeler ici quelle fut l'œuvre de découverte et de « conquête des cœurs » (le mot est de Pavie) accomplie, avant même l'établissement du protectorat français, par la mission Doudart de Lagrée et Francis Garnier (1867) et par la mission Auguste Pavie (1887-1895). Ce n'est pas davantage le lieu de retracer l'histoire des quelques colonnes de pacification que nous avons dû envoyer, notamment pour mettre fin à la révolte des Bolovens (on trouvera des renseignements à ce sujet dans la brochure de M. Dauplay).

Nous n'avons à étudier que l'œuvre économique accomplie par la France dans ce pays longtemps sous-estimé, et qui, par un de ces caprices dont l'opinion est coutumière, est apparu vers 1926 comme un de ces klondykes, comme une de ces terres neuves où se portent parfois avec la soudaineté d'un rush les espérances et les efforts de beaucoup d'hommes en proie au désir de faire une rapide fortune.

Nos premiers efforts, aussitôt que nous eûmes assumé la charge de ce protectorat et pris une connaissance suffi-

sante de ses possibilités et de ses besoins, devaient tendre à le débloquer, à le rattacher étroitement à la vie de l'Union indochinoise. Retardés par la guerre, ces efforts pouvaient s'exercer de deux façons différentes:

1°. — Améliorer les transports existants, c'est-à-dire les moyens d'utiliser le fleuve;

2°. — Créer des voies nouvelles, routes, chemins de fer et aviation.

En ce qui concerne le Mékong, notre programme d'aménagement ne peut être que très limité en raison des obstacles insurmontables que nous oppose la nature.

Nous avons commencé par améliorer les chenaux que suit la navigation en multipliant les dérochements et les signaux (balises, etc.). Plus de 1.000 tourelles, bouées ou amers ont été construits, les dépenses faites à ce titre s'élevaient au 1er janvier 1925 à 580.000 piastres. De plus nous avons relié les biefs les uns aux autres partout où ils étaient séparés par des rapides, au moyen soit de routes (rapides de Sambor) soit d'un petit chemin de fer (chutes de Khône). Une piste « translaotienne » a été aménagée le long du Mékong par Paksé, Savannakhet, Thakhek, Pakhinboun. Elle sera poursuivie via Khamkeut et Paksane jusqu'à Vientiane (1).

Au début de 1925 une commission a arrêté un programme de travaux, dont le coût atteindra au total de 1.550.000 piastres environ, et dont l'exécution est en cours. Parmi les principales améliorations qui seront obtenues à l'achèvement de ce programme (vers 1935) on peut citer:

1°. — L'aménagement entre Pnom Penh et Khône d'un chenal large au minimum de 30 mètres, permettant à des

(1) Pour tous les renseignements relatifs aux travaux publics que nous donnons ici, nous avons très largement utilisé le rapport magistral de M. Pouyanne sur les Travaux Publics en Indochine publié en 1926 (Hanoï, imprimerie d'Extrême Orient).

bateaux de 32 à 35 mètres, dont le tirant d'eau ne dépasserait pas 1 m. 40 de relier ces deux points sans transbordement aux basses eaux.

2°. — La construction d'appontements en divers points: Kratié, Stung Treng, Khône. La mise en place sur ces appontement d'engins de levage mécanique.

3°. — Entre Khône et Vientiane, l'aménagement d'un chenal accessible pendant les hautes et moyennes eaux aux bateaux de 32 à 35 mètres, suppression par les dérochements voulus de 3 des transbordements sur 4 qui sont nécessaires aujourd'hui dans la traversée des rapides de Kemmarat, (seul le rapide de Keng Sa resterait infranchissable aux très basses eaux).

4°. — Quelques améliorations de détail dans le bief Vientiane-Luang-Prabang.

5°. — La construction de réservoirs à mazout à Khône Sud pour assurer l'alimentation en carburant des navires à moteur Semi-Diésel dont l'emploi sera développé.

L'histoire des routes du Laos a été présentée dans un article aussi précis que pittoresque par l'éminent professeur Jean Brunhes (1), qui a su renouveler l'enseignement de la géographie humaine en commençant toujours, avant d'enseigner *ex cathedra,* par aller visiter lui-même les pays qu'il décrit dans ses cours du collège de France. Cet illustre maître se trouvait à Hanoï en mars 1923 au moment où venaient d'être inaugurées, à quelques jours d'intervalle, les trois routes qui ont commencé à « débloquer le Laos ». Voici comment il nous les présente du Sud au Nord:

La route méridionale part de la côte à Dongha, elle franchit la chaîne annamitique à 410 mètres d'altitude, peu

(1) *Annales de géographie* (n° 179 du 15 septembre 1923.) reproduit dans le T. II de la géographie humaine du même auteur, 3e édition, Alcan 1925, in-8. Il conviendrait aussi de citer les nombreux articles publiés à Hanoï dans l'*Eveil Economique de l'Indochine* par M. Cucherousset qui a consacré une si grande part de son activité à servir la cause du Laos.

avant Lao Bao et atteint Savannaket, au kilomètre 330.

La route centrale quitte le littoral à Vinh (ou plus exactement à Benthuy qui est le port de Vinh) et atteint le Mékong à Thakhek (280 km) après avoir franchi la frontière laotienne au col de Keo Neua à 760 mètres d'altitude. Une route de 133 kilomètres a été construite entre Thkhek et Savannaket, et ainsi par la route centrale, Savannaket se trouve à 413 kilomètres de Vinh.

La route septentrionale relie Vinh à la capitale du Tran-Ninh, Xieng-Khouang par un ruban de 402 kilomètres. La plus intéressante de ces routes, est la route centrale qui se raccordant à Vinh avec le chemin de fer, met Hanoï à 24 heures du Mékong, puisqu'un train de nuit conduit à Vinh au matin le voyageur qui en une seule journée d'auto parvient à atteindre Thakhek.

C'est la route qu'a suivie M. Jean Brunhes et qu'il décrit avec un talent où l'observation aiguë du savant, s'allie au sens artistique d'un véritable peintre. Cette voie traverse d'abord des rizières, parsemées de nombreux villages et où l'on voit s'affairer des Annamites portant leurs fardeaux sur l'épaule à l'aide de ce long bâton (le gâhn) qui rappelle un fléau de balance. A partir du kilomètre 28 la route commence à gravir de petites collines; entre les kilomètres 54 et 70 apparaissent les plantations de caféiers entreprises par quelques colons français. Le col de Keo Neua est atteint au kilomètre 97 et l'on rencontre bientôt Napé, le premier centre laotien. Aussitôt l'aspect de la forêt change: elle devient plus humaine, plus ouverte que sur le versant d'Annam. Les habitants sont à peu près nus, les femmes ne portent plus le « cache sein »; les fardeaux ne sont plus transportés sur l'épaule à l'aide du gâhn, mais sur le dos et dans des hottes, ou, fait plus nouveau encore, dans des chars aux roues de bois plein, traînés par deux bœufs accouplés.

Bientôt, à travers de beaux peuplements de pins, on descend vers la vallée du Mékong, on ne traverse plus les rivières en bac, mais sur de gracieux ponts de pilotis qui résistent — avec souplesse — au passage de l'auto. En fin de journée le grand fleuve est atteint au milieu des lucioles qui volent en gerbes de feu devant la voiture; sur la rive siamoise, de grandes lueurs apparaissent: ce sont des battues organisées par les chasseurs de cigales, et sur les eaux qu'argente la lune, de longues pirogues glissent portant des pêcheurs laotiens.

Grâce à la route le Laos et la région du haut Annam et du Tonkin vont devenir deux vases communicants : il est fatal que la forte densité humaine de cette région déborde vers celle où l'on ne trouve pas plus de 3 à 4 habitants au kilomètre carré. Déjà au long de la route septentrionale (celle du Tran-Ninh) les Annamites se sont établis en nombreux essaims sur plus de 50 kilomètres, dans la vallée du Song-Cà où ils réussissent deux récoltes de maïs par an. Mais les Muong, les habitants primitifs se sont retirés devant eux: il n'en reste plus. C'est ainsi, comme le dit très justement le maître Jean Brunhes en conclusion de son étude, que la route n'est pas seulement un fait économique, elle est aussi un fait politique. Nos administrateurs, si attentifs en général à toutes ces questions ethnographiques, et si justement soucieux de conserver la population de leur cercle, ne failliront pas au devoir de veiller soigneusement à ce que l'arrivée de travailleurs nouveaux ne provoque pas l'exode des premiers occupants du sol.

Le chemin de fer n'étant pas encore un fait accompli, nous en parlerons dans la troisième partie de cette étude: ce qui reste à faire. Mais pour en terminer avec l'œuvre des travaux publics français au Laos, nous signalerons que de 1900 à 1926, ce service a dépensé en travaux neufs une somme très voisine de 10 millions de piastres (soit au

taux actuel 100 millions de francs) dont 7.157.000 piastres pour la création de routes et 1.329.000 piastres pour l'aménagement du Mékong.

Dans un pays aussi difficile d'accès l'aviation avait un rôle à jouer, et elle n'y a pas failli. Dès 1926 la liaison Kratié Savannakhet a été organisée d'une façon régulière par la section d'avions stationnée à Kratié, avec escales à Stung Treng et à Paksé. Il existe un départ par semaine du 1er novembre au 30 juin. Le poids limité disponible est de 100 kilogs par hydravion 14 A.2, 250 kilogs si l'appareil est muni de T.S.F., 250 kilogs par avion 14 A.2. Le prix du passage est de 18 piastres 75 de Kratié à Stung Treng (125 kilomètres), de 48 piastres 75 jusqu'à Paksé (325 kilomètres), de 81 piastres jusqu'à Savannaket (540 kilomètres). Chaque voyageur a droit à emporter 15 kilogs en franchise; il doit payer une taxe de 1 piastre par kilog supplémentaire.

⁂

L'action des entreprises privées s'est presque entièrement exercée jusqu'ici au Laos dans le domaine minier, et l'histoire de cette action est un véritable roman, dont nous trouvons les éléments dans une série d'articles très fouillés que la Revue *l'Indochine* a consacrés au printemps de 1929 à la question de l'étain.

Nous rencontrons dans l'étude de cette question économique, le décor, les hommes et les événements qui constituent le scénario-type d'une affaire coloniale, et même le scénario d'un film très moderne.

D'abord le décor: dans le district de Thakhek, le Mékong reçoit sur sa rive gauche un affluent appelé d'un nom qui ferait merveille sur l'écran: la Nam Hin Boun. Si nous remontons cet affluent nous arrivons à une autre rivière qu'il recueille: la Nam Patène. Remontons également cette

rivière, nous arrivons alors, soixante-dix kilomètres environ après avoir quitté le Mékong, à un vaste cirque de 22 kilomètres de long sur 6 à 8 de large, qu'enserrent de toutes parts de hautes murailles calcaires, surfaces lisses hautes de quatre à cinq cents mètres. Impressionnant paysage géologique en vérité et fait pour retenir l'attention d'un prospecteur!

Les premiers personnages du film seront les indigènes (il faut bien commencer par les bons sauvages!). Nous les verrons à la saison sèche, lorsque la chaleur concentrée entre ces murailles sera moins humide et moins étouffante, creuser dans le sol de la vallée des puits de 0 m. 80 à 1 m. 50 de diamètre de 12 à 15 mètres de profondeur. Nous les verrons trier dans la terre rejetée de ces puits un minerai brillant, le broyer, le laver à la batée, le fondre dans des fourneaux de terre, et en faire des plombs pour leurs filets. Nous aurons aperçu tout cela dans le champ de notre jumelle (effet de cinéma toujours très réussi) puis nous nous approcherons en faisant des gestes d'amitié ressemblant à des gestes d'apprivoisement, nous demanderons à regarder de près ces fragments de minerai brillant. Le principal personnage, se penchant d'un air détaché auprès d'un de ses compagnons, lui dira à voix basse un mot qui viendra sur l'écran en capitales d'un mètre: *oxyde d'étain* ! Les bons indigènes, dont nous aurons gagné la confiance par quelques menus cadeaux, nous diront qu'ils ramassent ce métal parce qu'ils trouvent à Outhène des Oncles (des Chinois) qui veulent bien le leur acheter.

Tel est le début du film véridique de la Nam Patène. Doudart de Lagrée avait entendu parler des gisements en 1867; les premiers Européens qui les visitèrent furent en 1890 M. Counillon, chef du service géologique de l'Indochine et en 1893, un prospecteur, M. Ménager.

Une petite, toute petite affaire va naître: en 1896, un

syndicat minier du Laos obtient la concession de la Nam Patène et forme une première société au capital bien modeste de 130.000 francs (porté peu après à 210.000 francs) qui s'appelle fatalement du nom qui nous a charmés tout à l'heure « *Société des Etains du Hin Boun* ». Cette société commence à exploiter un gisement à Ban Ta Coua, elle expédie sur Saïgon quelques saumons d'étain que l'on voit exposés dans un magasin de la ville. On parle de porter le capital à 3 millions, mais tout à coup, silence... Plus de projets, plus de saumons, plus de redevances pour garder la concession. Comme beaucoup de petites affaires coloniales à leur début pour des causes inconnues (manque de capitaux? insuffisance du personnel?) cette société disparaît, ses titres de prospection deviennent périmés.

Alors apparaît l'étranger nécessaire dans tout bon film. Cet étranger est né en Cornouailles, dans une de ces îles que les contemporains d'Homère appelaient Cassiterides à cause de leur richesse en étain. Il sait ce que c'est qu'une mine d'étain, mais il n'en a jamais vu de pareille à celle-ci: ce n'est pas un filon comme chez lui, c'est une terre mélangée, farcie de minerai: une limonite imprégnée de cassiterite. Pendant des années l'Anglais — son nom est M. Opie — se promène dans le cirque de la Nam Patène, mais quand il va, après de lentes études, essayer de tirer parti de ses observations, voici que la guerre mondiale éclate et pendant cinq ans il n'est plus question de monter des sociétés. Mais le calme revient et avec l'aide d'un député (comme ce film se déroule bien suivant toutes les règles!) est constituée une *Société d'études et d'exploitations minières en Indochine* dont le capital primitif de 100.000 francs est porté par augmentations successives à 12.600.000 francs.

Par la route de Dongha à Savannaket (la route méridionale dont il a été question ci-dessus) arrive le matériel

lourd. L'usine est mise en marche en 1923, la production passe de 14 tonnes de *métal* en 1923, à 203 en 1925, à 331 en 1927. En 1928, il a été produit 800 tonnes de concentrés d'étain. La teneur de ce concentré a été portée de 60 à 64 %. L'exploitation du gisement se fait à ciel ouvert: une laverie perfectionnée emploie 6 moteurs de 30 HP. Une centrale électrique est construite. Les plans d'une centrale hydraulique sont étudiés pour utiliser la chute de Nam Kou Kit. Dès 1927 les bénéfices dépassent deux millions, actions et parts sont recherchées en Bourse et sur les cours traités alors, la capitalisation de l'affaire s'établit à 323 millions. Voilà un joli succès mérité par un effort réel: 15 Européens, sept cents à huit cents coolies travaillent à la mine et à l'usine. La société possède en 10 concessions 5.500 hectares, elle a fondé diverses filiales : la *Société Commerciale du Laos,* la *Société Immobilière du Laos,* la *Société Textile du Laos.*

Ici intervient un second personnage, Français celui-ci, et, comme il se doit, ancien élève de l'Ecole Polytechnique. M. Dubost est un homme attentif et qui sait compter: en moins de trois ans ces deux qualités précieuses vont lui rapporter plus de cent millions.

En homme avisé et attentif, M. Dubost s'aperçoit un jour que la Société d'Etudes et d'Exploitations minières n'a retenu et utilisé que neuf permis de recherches sur les trente que M. Opie lui avait apportés. Comme M. Dubost sait compter, il fait la soustraction: 30—9 = 21. Que sont devenus ces périmètres dédaignés ? Informations prises, on n'a plus acquitté pour les conserver les redevances exigées par l'administration. Ils sont périmés. Les redemander n'est qu'un jeu: dans le second semestre de 1925, M. Dubost obtient quatre de ces permis périmés, puis quatre nouveaux, quelques autres encore: il en a bientôt 31.

Au début de 1926, M. Dubost rencontre M. de Fommervault

qui le soutient contre certaines réclamations élevées par la Société d'études et d'exploitations minières et tous deux fondent en octobre la *Société des Etains de l'Indochine* au capital primitivement fixé à 18 millions. M. Dubost apporte à la société 26 périmètres en échange desquels il reçoit 100.000 piastres, 1.300.000 francs, et une redevance par tonne de minerai expédié d'Indochine égale à 7 1/2 % du prix de ce minerai au port d'embarquement. La Société porte bientôt son capital à 22 millions. Elle n'est pas encore entrée dans la période d'exploitation, que déjà ses titres sont l'objet d'une demande soutenue et se capitalisent au total en mars 1929 à 406 millions. Il est vrai qu'elle possède 20.000 hectares dans la vallée de la Nam Patène ; un ingénieur des mines a reconnu dans ce domaine plus de 200.000 tonnes de minerai contenant de 9 à 20 kilos de métal à la tonne. On le voit par de tels chiffres de capitalisation, l'hectare de terrain dans le cirque de la Nam Patène commence à valoir plus que de l'étain : de l'or.

Il restait à M. Dubost un périmètre sur les 27 qu'il avait pris dans cette fameuse vallée : périmètre peu étendu (900 ha) mais de qualité, car il contenait la mine de Boneng déjà antérieurement exploitée. Ce périmètre appelé «Lux» fut apporté par M. Dubost en février 1927 à la *Société des Etains du Cammon* dont le capital primitif 13.500.000 francs a été porté par étapes à 36.750.000 francs. M. Dubost recevait en retour 225.000 piastres et une redevance de 25 % sur les bénéfices nets que réaliserait la Société. La capitalisation de cette dernière société aux cours de mars 1929 s'élevait à 315 millions.

Les rémunérations immédiates consenties à M. Dubost par ces diverses sociétés étaient déjà assez importantes par elles-mêmes mais elles étaient bien peu de chose à côté de celles qui étaient reconnues pour l'avenir (tantièmes sur les ventes ou les bénéfices). Et c'est là que M. Dubost eut une

idée à retenir : il constitua en octobre 1927 deux sociétés, chacune au capital de 1.500.000 francs divisé en 15.000 actions de 100 francs, dont 12.000 lui étaient attribuées en échange des redevances qu'il abandonnait à ces sociétés (l'une prenant les redevances dues à M. Dubost par les *Etains de l'Indochine,* l'autre les parts de bénéfices dues par les *Etains du Cammon*). Introduites en Bourse, ces actions connurent la vogue des titres précédents. En mars 1929 les 24.000 titres de M. Dubost valaient 102 millions et à ce moment la capitalisation des 5 sociétés que nous venons de citer s'élevait à 1.106 millions, ce qui légitime pleinement les noms de Klondyke indochinois et de Nouvelle Bolivie donnés à la vallée de la Nam Patène par M. Cucherousset et par M. Jean Brunhes.

Un tel succès devait éveiller bientôt en Indochine une véritable fièvre de prospection : le tableau suivant nous donnera la courbe de cette fièvre :

Années	Permis de recherches délivrés au Laos	Permis en vigueur au Laos
1923	4	36
1924	10	32
1925	68	77
1926	817	895
1927	630	1.515

A la Bourse de Paris la vogue des affaires minières Laotiennes se traduit par une floraison de sociétés nouvelles qui n'ont plus le moindre rapport ni avec l'étain ni avec la Nam Patène. Nous voyons se constituer successivement la *Compagnie Minière du Haut Mékong,* la *Compagnie Générale des Mines de Thakkek,* les *Mines d'or de Tchépone,* l'*Union Minière Indochinoise,* la *Société des Mines d'or de Namkok.* Toutes ces sociétés sont constituées en vue d'exploiter des périmètres concédés dans les régions les plus

diverses, et contenant les métaux les plus variés. Quelles seront, lorsqu'elles passeront à la période d'exploitation (la plupart d'entre elles sont de formation trop récente pour y être déjà parvenues) les facilités ou les difficultés qu'elles rencontreront aux points de vue du personnel dirigeant, de la main-d'œuvre, des transports, nous n'en savons rien encore. Mais le nombre chaque jour plus élevé de ces sociétés nous autorise — sans que nous puissions nous permettre de vanter ou de critiquer aucune d'entre elles — à penser que l'ère des difficultés viendra plus vite que celle des facilités, surtout tant que le chemin de fer prévu ne sera pas achevé.

Notre film ne serait pas complet si, après avoir montré les débuts de quelques grandes sociétés et la vogue entraînée par leur succès, il ne nous représentait pas un de ces « requins » que « les populaires » aiment siffler, surtout lorsqu'ils apparaissent sur l'écran avec un lorgnon et une barbe. Cet épisode ne nous fait pas défaut : le 13 décembre 1928 était constituée la *Compagnie minière du Laos* au capital de 12 millions dont 10 à souscrire en numéraire furent couverts par 14 personnes. On va comprendre pourquoi elles n'étaient pas plus nombreuses. Tous les records de vitesse furent battus pour l'introduction du titre : publication le 24 décembre 1928, introduction le 7 janvier 1929 au prix de *400* fr. des titres sur lesquels les souscripteurs n'avaient versé que le 1er quart, soit 25 francs. Bénéfice de l'opération : 37.500.000 fr. à partager entre 14 personnes. Conclusion plus pénible pour l'une d'elles : le 8 février 1929 le banquier Meurisse, administrateur de la Société, était arrêté et conduit à la Santé... C'est bien loin de Tchépone, où la Compagnie Minière déclarait dans des prospectus tapageurs posséder 314 périmètres groupant 282.000 hectares.

III. CE QUI RESTE A FAIRE.

Toute notre étude a été traversée par ce leit-motiv : débloquer le Laos, le rattacher fortement à l'Union Indochinoise.

Il s'agit de changer l'orientation naturelle et historique d'un pays. Si parfaites, si confiantes, si amicales que soient nos relations avec le Siam, nous devons reconnaître que si nous tardons à nouer ces liens nouveaux et forts, l'activité de nos voisins rendra notre tâche plus difficile. Déjà les voies ferrées siamoises atteignent Xieng Mai et Oubone, elles s'avancent vers Khon Khene à 200 kilomètres de Vientiane et de Thakhek, drainant le commerce du Laos vers le port de Bangkok, permettant la contrebande dont nous avons parlé.

La construction rapide d'une voie ferrée reliant le Haut Mékong au golfe du Tonkin devient une nécessité vitale. Cette construction est décidée, le tracé en est reconnu, ce sera le Tanap-Takhek reliant par 285 kilomètres de rail le bief navigable supérieur du grand fleuve au port maritime

de Vinh Benthy et mettant Thakhek à 600 kilomètres d'Hanoï. Ce travail sera exécuté sur les fonds du grand emprunt colonial dont le vote n'a que trop tardé depuis plus d'un an et dont une part importante est réservée à l'Indochine.

Ce tracé se détache du transindochinois à Tanap, à la côte 46, remonte la vallée du Song-Giang, franchit le col de Mogia à l'altitude maxima de 368 m. sous deux tunnels successifs longs de 392 m. et 65 m. redescend au Laos les pentes du Phou Ak et aboutit à Thakhek sur le grand bief navigable du Haut Mékong à la côte 140. Un chemin de service pour le ravitaillement des chantiers a déjà été ouvert sur l'ensemble du parcours envisagé.

Les rails employés seront du type standard, de 30 kilogrammes au mètre courant. L'écartement de 1 mètre sera celui du réseau indochinois. L'exécution d'une durée prévue de 5 à 6 ans se poursuivra en trois tronçons.

Le premier, long de 28 km. au départ de Tanap, sera exécuté assez rapidement et sans difficultés sérieuses.

Le second, soit 48 km. au départ de Thakhek ne comportera d'abord que l'infrastructure et sera réalisé par la main-d'œuvre locale. Enfin le tronçon central long de 122 kilomètres comprend la traversée de la chaîne annamitique et présente de sérieuses difficultés. Il sera construit à l'avancement à la suite du 1er tronçon et au moyen d'un câble transporteur aérien, long de 43 kilomètres, qui facilitera le transport du matériel lourd à pied d'œuvre. Les deux premiers lots de la ligne ont été adjugés au cours de l'année 1929 et tout permet d'espérer que la locomotive atteindra le Mékong vers 1936.

Ce n'est qu'après l'achèvement de ce chemin de fer que la mise en valeur du Laos pourra être entreprise par des moyens véritablement modernes. Civilisation égale transports a dit Kipling, c'est la véritable équation, la véritable formule de l'action coloniale.

Jusqu'à cet achèvement, il convient de poursuivre avec activité l'inventaire des richesses de tous ordres que recèle le Laos. Au point de vue minier d'abord, au point de vue agricole ensuite. Nous ne reviendrons pas sur la question minière mais il nous reste à dire quelques mots des possibilités agricoles. (1)

Des services agricoles techniques ont été créés en 1928. Il leur appartient de déterminer les régions, les terres, les altitudes où sont possibles les diverses cultures industrielles, celles qui méritent d'être entreprises avec des capitaux et des techniciens européens. On a reconnu déjà, sur le plateau des Bolovens, ces terres rouges si fertiles et si recherchées par les planteurs de Cochinchine pour l'extension des cultures d'hévéas. Est-ce que l'altitude de ce plateau ,les basses températures qu'il subit en certains mois de l'année, ne s'opposeront pas à la culture de l'hévéa ? De même pour le caféier, le théier, le quinquina, le tabac, le coton, on a noté des possibilités.

Il est également nécessaire d'étendre au Laos le service forestier qui est en voie de réorganisation pour toute l'Indochine. L'inventaire des bois précieux que peuvent contenir les forêts laotiennes, leur préservation contre les coupes libres et les incendies (les « rays ») que pratiquent les indigènes, sont des nécessités urgentes. L'Est Asiatique français exploite sur le Haut Mékong des forêts de teck et expédie chaque année par flottage sur Saïgon douze à quinze mille billes de ce bois.

Les sous produits d'exploitation forestière ou les produits de cueillette, sticklac, résine, cire, les plantes à parfum et les plantes médicinales (benjoin, pavot, cardamone etc) peuvent donner lieu à un trafic important. La culture du cardamone peut être très développée sur le plateau des Bolovens.

(1) Sur les différents produits végétaux que produit le Laos on consultera avec profit l'ouvrage de M. U. Malpuech, Le Laos économique. Hanoï 1924.

Il convient enfin de diriger les indigènes dans l'application de moyens de culture plus perfectionnés qui les mettront à l'abri de la disette et permettront d'obtenir un meilleur rendement de leurs rizières. La récolte de riz de 1928 gênée par des orages et des invasions de rats et de chenilles a été en regression de 20.000 tonnes sur celle de 1927 (340.000 tonnes contre 360.000). Aussi l'administration a-t-elle encouragé le développement de la culture du maïs pour parer aux dangers de la monoculture. Une rizerie fondée en 1928 dans la région de Savannaket est en mesure de débiter 3.000 kilos de riz décortiqué par jour.

L'élevage a souffert de la peste bovine, en raison de laquelle les exportations de bœufs sur l'Annam ont été interdites. Là encore nos services techniques ont un rôle décisif à jouer : en pays neuf le vétérinaire est aussi important que le médecin. Il paraît établi aujourd'hui que l'herbe courte du Tran-Ninh et des Hua-Panh se prêterait admirablement à l'élevage du mouton.

On voit par cette énumération la variété et l'étendue des efforts qui nous restent à accomplir au Laos pour permettre à ce pays, nouveau venu dans l'Union Indochinoise, de regagner la distance qui le sépare encore de ses voisins.

Notre devoir est d'y travailler avec foi, avec cœur, et avec méthode. Avec foi, parce que les richesses déjà reconnues du Laos permettent d'espérer pour lui un brillant développement. Avec cœur parce que ses populations — douces ou rudes — se sont elles-mêmes données à nous avec cœur et avec confiance. Avec méthode enfin: nulle part, plus que dans notre œuvre colonisatrice, nous ne devons perdre de vue la grande loi intellectuelle de l'*ordre* et nulle part nous ne devons davantage nous imposer la grande règle de tout travail fécond: la ténacité.

Pierre DELONCLE.

IL A ÉTÉ TIRÉ 30 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE 1 A 30,
120 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 31 A 150,
ET 25 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE DONT 5 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE, NUMÉROTÉS DE I A V, ET 20 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE VI A XXV.

EXEMPLAIRE N° 6396

DS 557 L2 R35
University of British Columbia Library

DUE DATE

MAY 20 RECD

APR 11 1969

APR 1 RECD

FORM 310

University of British Columbia Library

DUE DATE

FORM NO. ET-6

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01317 2108